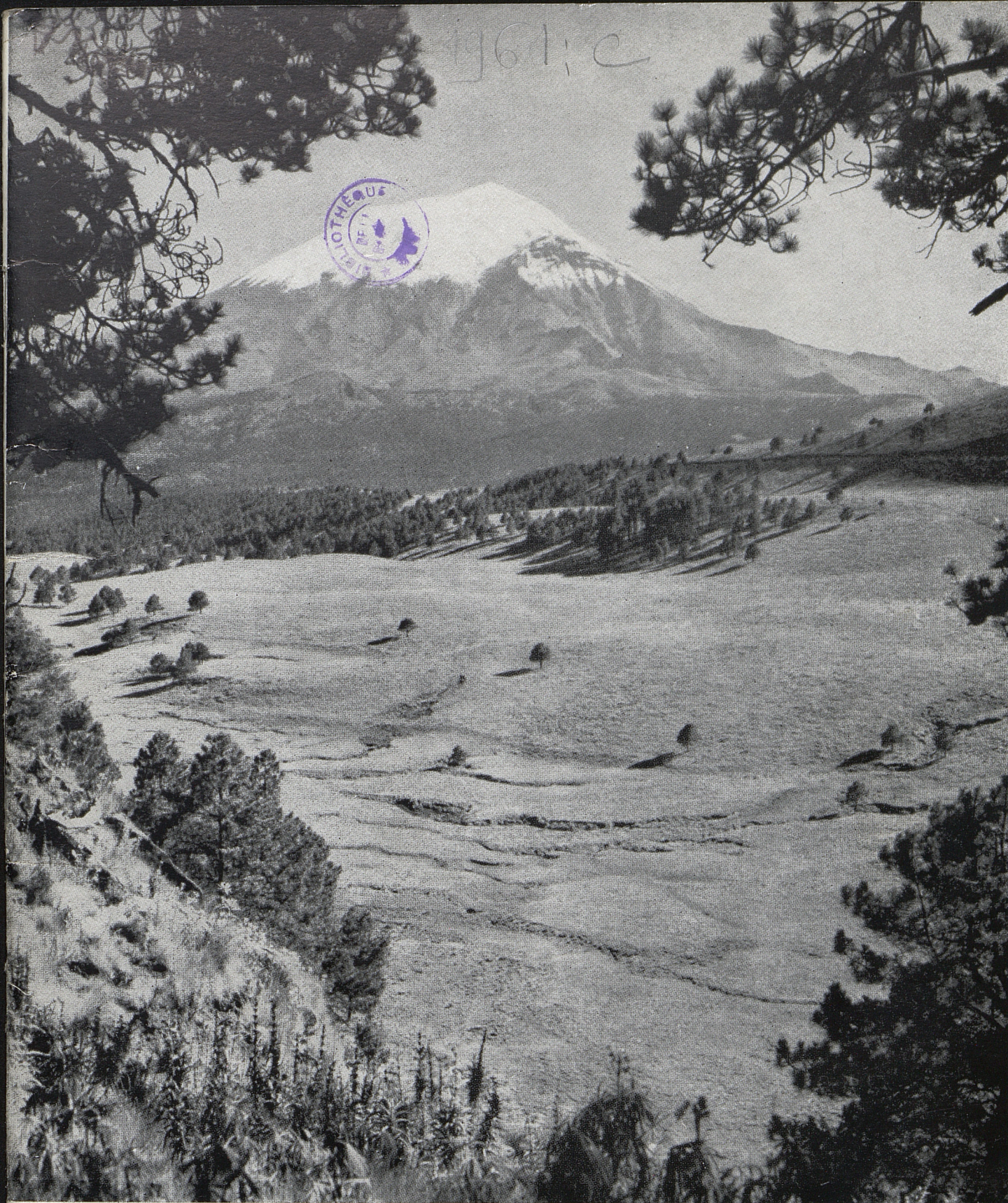


1961, c



N° 24
JANVIER
FÉVRIER
M A R S
1961

4 P 6139
Nouvelles du MEXIQUE

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue trimestrielle fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet



N° 24

- janvier - février - mars -

1961

Sommaire

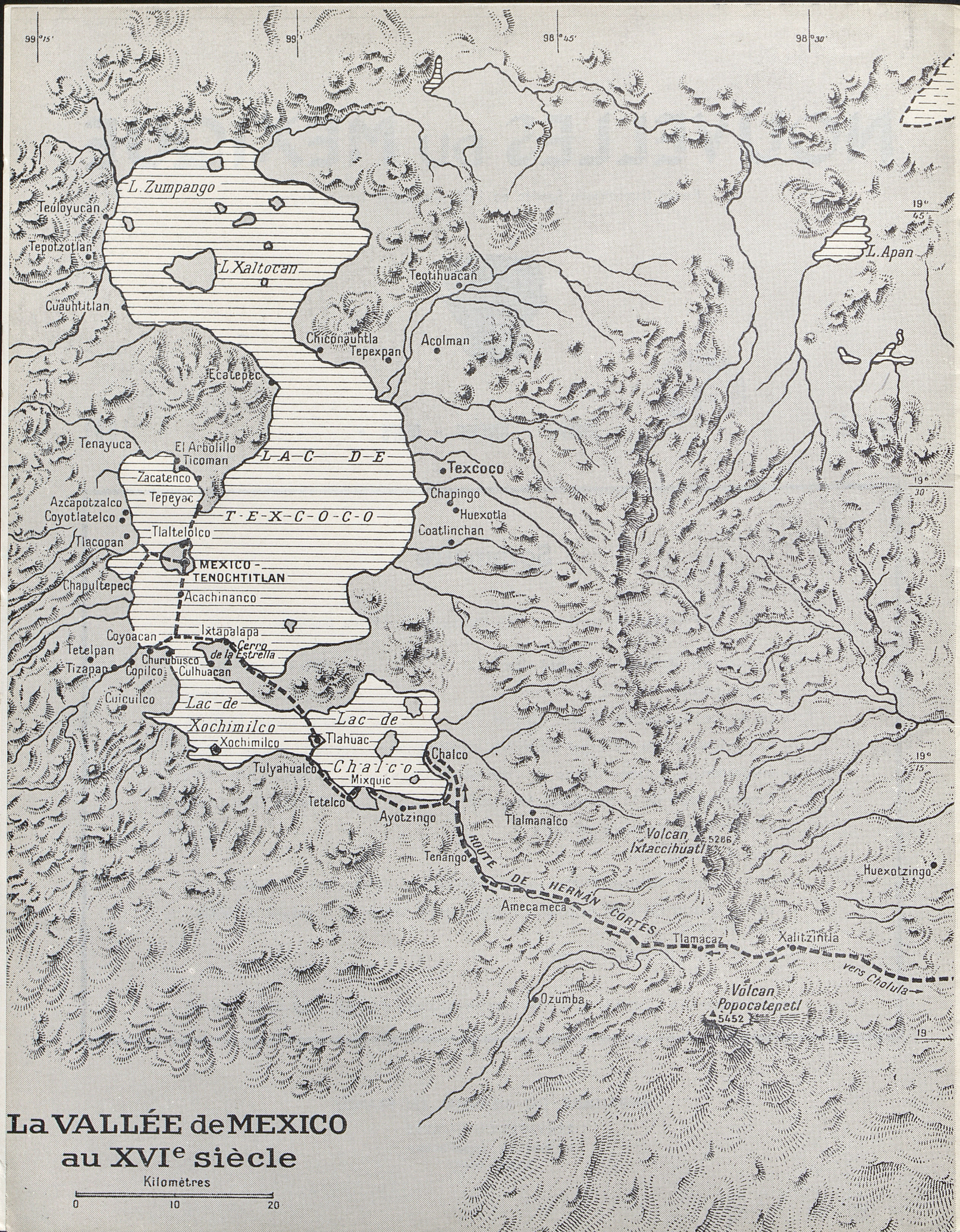
Première de couverture : Le Popocatépetl - Photo Brehme

- " Vision des Vaincus " — Introduction Miguel León Portilla
- Débat, poème Jaime García Terrés
- Le monde magique de Rufino Tamayo Arturo García Formentí
- Nationalisation de l'Energie Electrique — allocution du Président López Mateos
- Intégration du nouveau réseau de l'Energie Electrique..... Antonio Ortiz Mena
- Cinquantenaire de la Révolution Mexicaine Gustavo Diaz Ordaz
- La VIII^e Foire Mexicaine du Livre
- Bourse Hidalgo 1962
- Le Dr Ignacio Morones Prieto, nouvel Ambassadeur du Mexique en France
- Le Dr Ignacio González Guzmán, docteur *honoris causa* de la Faculté de Médecine de Paris
- Le Dr Pedro de Alba est mort

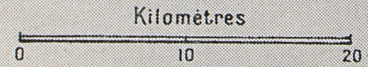
Dos de couverture : Cassette en écaille avec incrustations d'argent, (Etat de Campeche)

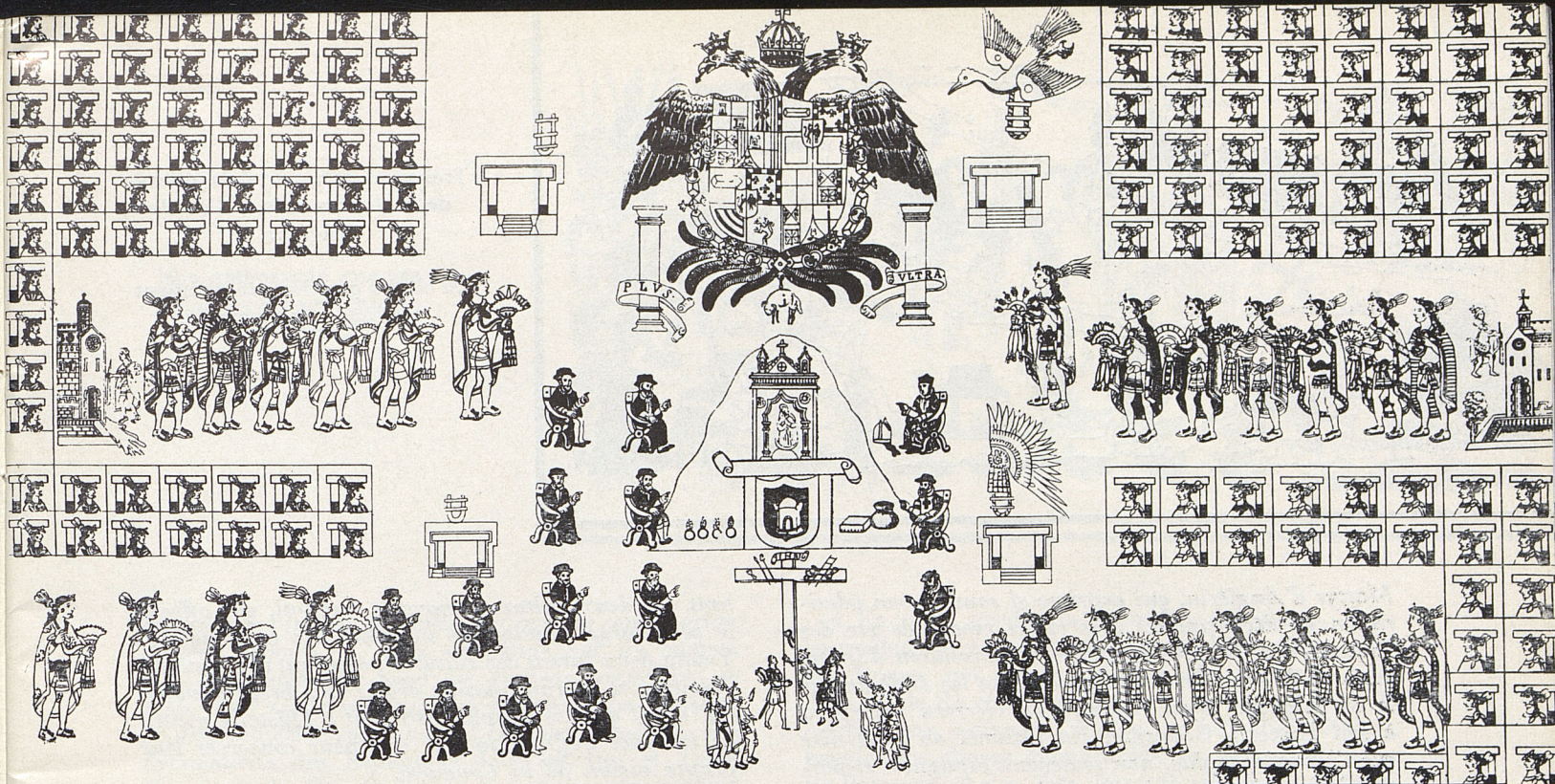
AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9, RUE DE LONGCHAMP
PARIS (XVI^e)

41 P 6139



**La VALLÉE de MEXICO
au XVI^e siècle**





Lienzo de Tlaxcala - récit de la conquête en 80 tableaux

“ VISION des VAINCUS ”

INTRODUCTION

par Miguel LEON PORTILLA
 Directeur
 de l'Institut Indigéniste Inter-Américain

Les chroniques, nouvelles et récits faits par ceux-là mêmes qui découvrirent et conquièrent le Nouveau Monde furent une révélation et un sujet d'étonnement pour les Européens des XVI^e et XVII^e siècles. L'Europe — vieux continent, dépositaire d'une déjà longue histoire — se montra très avide de connaître les étranges modes de vie de ces « peuples barbares » récemment découverts.

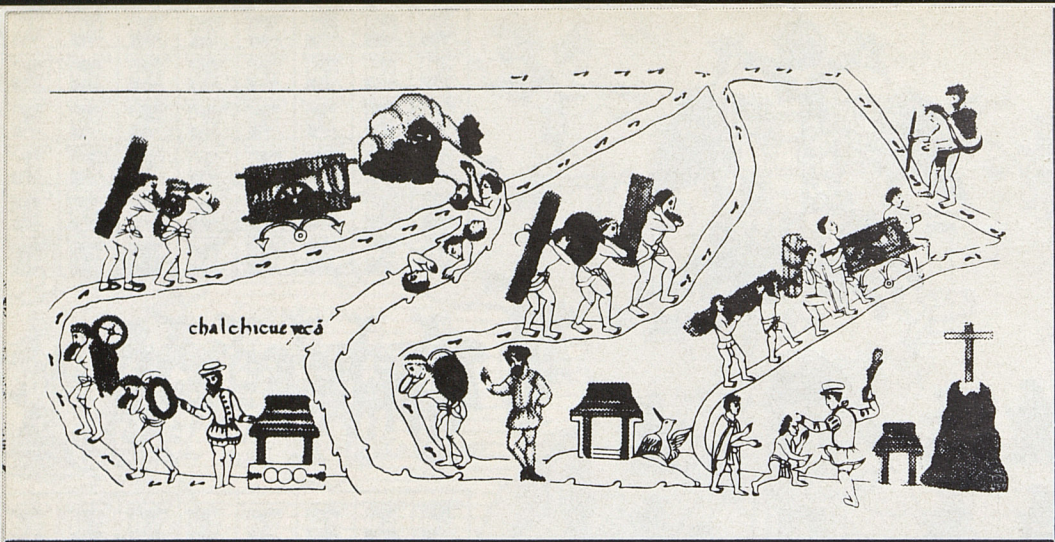
Les données fournies spontanément ou artificieusement par les « chroniqueurs des Indes » furent accueillies en Europe avec le plus vif intérêt. Elles purent, parfois, être sujettes à controverse, mais elles ne cessèrent pas d'être un sujet de réflexion. Non seulement les conquérants et les missionnaires, mais aussi les savants humanistes européens, les historiens véritables s'efforcèrent de créer des images correspondant aux différentes réalités physiques et humaines du Nouveau Monde.

Les résultats obtenus furent divers. Il y eut des « projections » d'anciens idéaux. On crut, par exemple, que des indigènes déterminés, étaient en réalité les descendants des tribus juives dont on avait perdu la trace. Ainsi en fut-il pour Fray Diego de Duran à propos du monde nahuatl.

D'autres fois, les récits et l'histoire constituaient une apologie plus ou moins consciente de la Conquête, comme dans le cas de Fernand Cortès. Dans certaines chroniques, les Indiens sont représentés comme des barbares, comme des idolâtres, adonnés à l'anthropophagie et à la sodomie, tandis que dans d'autres, ils sont décrits comme étant doués de vertus naturelles.

A l'aide de chroniques et relations de voyages on vit bientôt paraître en Europe des récits empreints du critère humaniste propre à cette époque. Il suffit de rappeler les décades De Orbe novo du célèbre Pierre

“ Vision des Vaincus ”, introduction, choix et notes de Miguel León Portilla; version des textes nahuas: Angel Ma Garibay K.; illustration d'après les Codex: Alberto Beltrán. Ediciones de la Universidad Nacional Autónoma de México, 1959.



Transport du matériel de guerre de Veracruz à la vallée de Mexico.

En haut à gauche : un accident provoque une noyade.

Martyr d'Anglèria, qui exprime si souvent son admiration en décrivant les arts et les modes de vie des Indiens. Ou l'impressionnante accumulation d'informations de première main concernant les Indiens que le chroniqueur royal Antonio de Herrera incorpora à son Histoire Générale. En résumé, on peut dire que l'historiographie, non seulement espagnole et portugaise, mais aussi la française, l'anglaise, l'allemande et l'italienne, acquièrent une nouvelle vigueur en prenant comme objet de leurs études les choses — naturelles et humaines — du Nouveau Monde.

Cependant, face à cette indéniable stupeur et à cet intérêt de l'Ancien Monde pour les choses et les hommes de ce continent, on pense rarement à l'admiration et à l'intérêt que suscitèrent, chez les Indiens, ces êtres qui venaient d'un monde pour eux également inconnu. Car s'il est intéressant d'étudier les différentes façons dont les Européens conçurent les Indiens, le problème inverse, qui tend à approfondir la pensée indigène — si éloignée et si proche de nous — présente autant, sinon plus d'intérêt. Que pensèrent les Indiens en voyant aborder à leurs rivages, puis arriver à leurs villes, explorateurs et conquérants ? Quelles furent leurs premières réactions ? Quel sens donnèrent-ils à leur lutte ? Comment conçurent-ils leur propre déroute ?

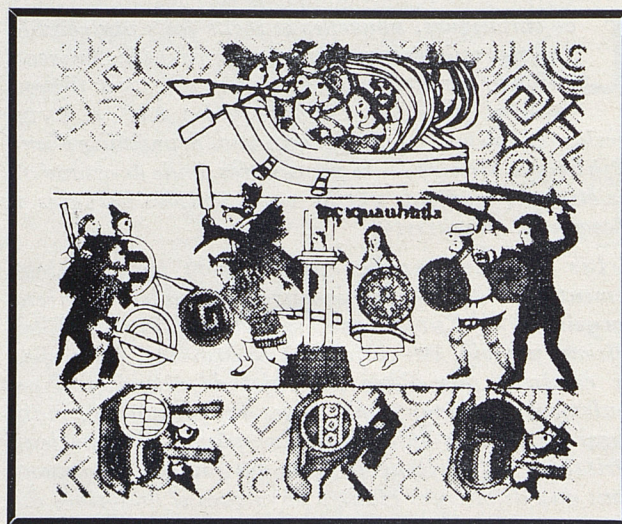
Il est certain que de telles questions ne pourront pas toutes recevoir de réponse dans le cas des cultures indigènes qui avaient atteint un plus grand développement. Les textes et peintures des Indiens pour une part, et les rapports espagnols d'autre part, constitueront les deux visages distincts du miroir historique dans lequel se reflète la Conquête. Comme il est naturel, les images présentées par les Indiens et les Espagnols offriront de grandes variantes. En dépit des condamnations et des incompréhensions mutuelles, dans le fond, les deux types d'images sont profondément humains. C'est en tant que telles que ces images devront être étudiées sans idées préconçues. Car leur étude sereine, au-delà des idées préconçues, aidera à comprendre la racine du Mexique actuel, conséquence vivante de la rencontre de ces mondes.

Dans la zone qu'on appelle « Mésoamérique », ce

sont les deux cultures, maya et nahuatl, qui offrent le plus large témoignage indigène sur la Conquête. Toutes deux furent des cultures possédant une histoire, l'écriture et la transmission orale. Une brève allusion à l'intérêt que ces peuples portaient à l'histoire mettra en évidence l'effort fait par eux pour conserver leur propre vision de la Conquête.

Les stèles mayas et autres monuments commémoratifs mayas et nahuas, les codex historiques, xihuatl (« livre des années »), du monde nahuatl préhispanique, rédigés à base d'une écriture surtout phonétique, témoignent du grand soin que mettaient les Mayas et les Nahuas entre autres, à préserver le souvenir des événements de quelque importance. Comme complément à ces textes, les vieilles histoires concernant les événements arrivés, année par année, tels qu'ils étaient consignés dans les codex, étaient fidèlement mémorisés dans les centres préhispaniques d'éducation, où ils étaient enseignés aux étudiants, en plus des autres matières.

Un seul témoignage — qui suffira à nous permettre



Un navire vient au secours de Cortés cerné par les Aztèques qui combattent à pied ou en canots.

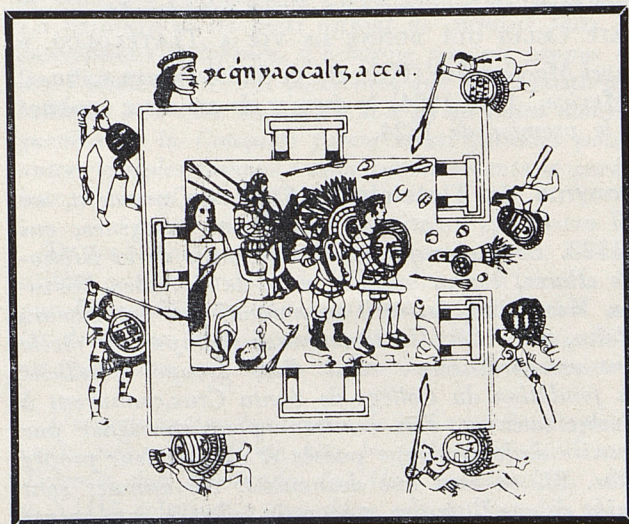
Une ambassade apportée à Cortes les présents de Moctezuma.



de juger de l'intérêt des indigènes pour la conservation de leur histoire —, nous est donné par un homme qui, sans prétendre louer les Indiens, recueillit, en plein XVI^e siècle, et mieux que personne, des rapports et des nouvelles concernant l'Histoire générale des événements des Espagnols dans les Îles et Terre Ferme de la Mer Océane : le premier chroniqueur de Philippe II, don Antonio de Herrera. Celui-ci écrit, au livre X de sa « Quatrième Décade » :

« Les Nations de la Nouvelle Espagne, gardaient le souvenir de leurs antiquités : dans le Yucatan et au Honduras existaient des Livres de Feuilles, encartés, dans lesquels les Indiens consignaient la distribution de leur temps et leur connaissance des Plantes, et des Animaux, et autres choses naturelles.

« Dans la Province de Mexico, ils avaient leurs Bibliothèques, Histoires et Kalendriers, quelques-uns peints; d'autres qui comportaient des Figures; avec leurs propres images quelques-unes et avec d'autres caractères celles qui n'avaient pas d'images propres : ainsi ils représentaient ce qu'ils voulaient.



Les Espagnols sont assiégés dans le Palais d'Axayacatl.

« Et pour garder la mémoire des dates, dans lesquelles s'était produite chaque chose, ils avaient ces Roues, qui étaient d'un siècle chacune, mais d'un siècle de cinquante et deux ans; et à côté de cette Roue, suivant l'Année en laquelle s'étaient passées les choses mémorables, ils peignaient avec la Peinture et les dits Caractères, et en plaçant un homme peint, avec un Chapeau et un Sarrau en couleur, sous le signe du Roseau, qui était en cours, signe qui désignait l'année où les Espagnols entrèrent dans leurs terres, et ainsi pour les autres événements. »

Ainsi, Nahuas et Mayas qui mettaient tant de soin et « avaient tant de curiosité de conserver le souvenir de leurs antiquités », ne laissèrent-ils pas périr le souvenir — leur propre vision — du plus impressionnant et tragique des événements : la Conquête faite par des hommes étrangers, qui finiraient par détruire à jamais leurs anciennes formes de vie.

Rapports et peintures nahuas concernant la Conquête. Fray Toribio de Benavente, Motolinia, arrivé à Mexico-Tenochtitlan en juin 1524, avec le célèbre groupe des douze franciscains venus en Nouvelle Espagne, fut le premier à découvrir l'intérêt des Indiens pour la conservation de leurs propres souvenirs concernant la conquête. J'ai sous les yeux les paroles de Motolinia, au commencement du Troisième Traité de son Histoire des Indiens de la Nouvelle Espagne.

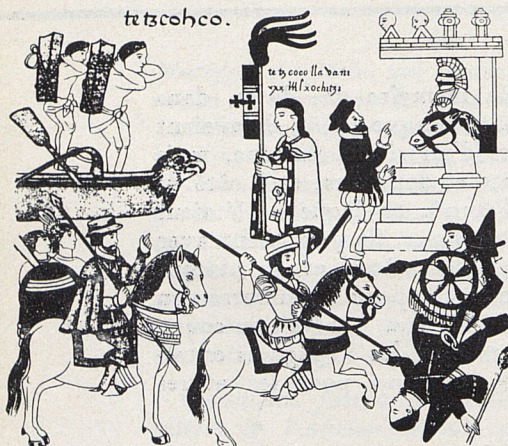
« Ces indigènes indiens, consignèrent bien des faits dans les compte-rendus annuels, de l'année où les Espagnols entrèrent dans cette terre, comme de faits très notables et qui, tout d'abord, leur causèrent grande frayeur et étonnement. Voir des gens venus par l'eau (ce qu'ils n'avaient encore jamais vu ou entendu dire pouvoir être) aux vêtements si différents des leurs, si intrépides et aventureux, entrer, si peu nombreux qu'ils étaient, dans toutes les provinces de cette terre, avec tant d'autorité et de témérité, comme si tous les indigènes avaient été leurs vassaux. De même, ils s'émerveillaient

Tenochtitlan.



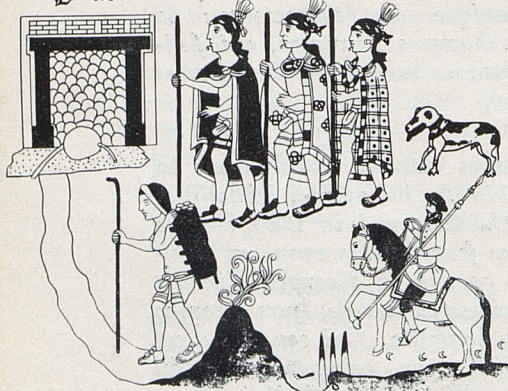
Moctezuma rencontre Hernán Cortés

tezcoco.



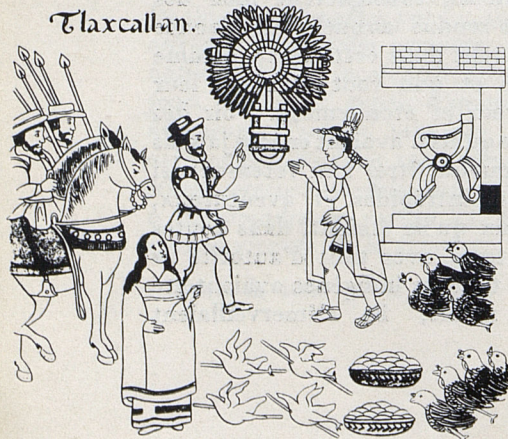
La prise de Texcoco par Cortés

Chalco



Sur la route de Chalco

tlaxcallan.



Cortés rencontre le cacique de Tlaxcala

et s'effrayaient à voir les chevaux et ce que faisaient les Espagnols montés sur eux... Ils appelèrent les Espagnols *teteuh*, ce qui signifie pieux, et les Espagnols, corrompant le vocable, disaient *teules*. »

On possède actuellement de nombreuses relations nahuas dans lesquelles, comme le fait remarquer Motolinia, les Indiens consignèrent la venue des Espagnols et les principaux faits de la Conquête. Ces relations et peintures, ajoutées à d'autres différentes histoires écrites un peu plus tard sont au total plus de douze. D'importance, d'ancienneté et de dimensions inégales, elles suffisent à permettre l'étude des traits caractéristiques de l'image que les Indiens se faisaient de la Conquête. Nous décrirons brièvement les plus importantes de ces relations, en tenant compte, aussi bien de leur ancienneté que de leur plus ou moins grande dimension.

« Cantares » concernant la Conquête. - Il semble que les plus anciens témoins indigènes de la Conquête trouvèrent leur expression naturelle dans divers cantares, composés selon l'usage ancien, par quelques-uns des rares cuicacicque ou poètes nahuas survivants. Ainsi, pour ne citer qu'eux, deux poèmes, véritables exemples des *icnocuicatl*, « chants tristes » ou élégies, dans le premier desquels sont décrits les derniers jours du siège de Tenochtitlan, tandis que le second rappelle comment se perdit le peuple mexicatl. Nous donnons ici quelques strophes de chacun de ces poèmes, afin de montrer quelle fut la réaction des Indiens lorsqu'ils virent détruire leur ancien mode de vie.

« DANS LES CHEMINS GISENT LES DARDS BRISÉS,
LES CHEVEUX SONT ÉPARS,
LES MAISONS N'ONT PLUS DE TOIT,
LEURS MURS SONT ROUGIS.

DES VERS GROUILLENT PAR LES RUES ET LES PLACES,
ET LES CERVEAUX ONT ÉCLABOUSSÉ LES PAROIS.
ROUGES SONT LES EAUX, ELLES SONT COMME COLORÉES,
ET QUAND NOUS LES AVONS BUES,
CE FUT COMME SI NOUS AVIONS BU DU SALPÊTRE. »

et :

« PLEUREZ MES AMIS,
RAPPELEZ-VOUS QUE PAR CES FAITS
NOUS AVONS PERDU LA NATION MEXICATL.
L'EAU S'EST TARIÉ, LA NOURRITURE S'EST DESSÉCHÉE
VOILA CE QU'A FAIT CELUI QUI DONNE LA VIE A TLATELOLCO. »

D'après le Dr Angel Ma Garibay (Historia de la literatura náhuatl Editorial Porrúa, Mexico, 1953-1954) le dernier de ces deux poèmes daterait de 1523 et le premier de 1524.

La relation anonyme de Tlatelolco (1528). - Cependant, en plus des poèmes, il existe des relations, notamment indigènes, qui furent écrites dès 1528. Sous ce rapport, le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, connu sous le nom de Annales Historiques de la Nation Mexicaine, fut écrit en nahuatl par des auteurs anonymes de Tlatelolco, dès 1528. Un témoignage si important révèle un fait certainement extraordinaire : celui d'un groupe d'Indiens qui, avant même la fondation du Collège de Santa Cruz, connurent à la perfection l'alphabet latin et s'en servirent pour consigner par écrit différents souvenirs de leurs temps passés et surtout leur propre vision de la Conquête. Si, en tant que documents, ces annales sont importantes, d'un point de vue littéraire et humain, elles le sont encore davantage, car en elles s'expriment pour la première fois avec de nombreux détails, le tableau de la destruction de la culture nahuatl, telle que la virent quelques-uns des survivants.

Témoignages des informateurs de Sahagun. - Par ordre d'importance et d'ancienneté, il faut placer immédiatement après les précédents, cette longue relation de la Conquête, qui fut rédigée en langue nahuatl sous le contrôle de Fray Bernardino de Sahagun par plusieurs de ses étudiants indigènes de Tlatelolco, en utilisant les informations recueillies auprès d'Indiens âgés, témoins de la Conquête. Il semble que la première rédaction de ce texte « en langage indien, aussi grossier qu'ils le prononçaient » ainsi que l'écrivit Sahagun, fut terminée vers 1555. Plus tard, Fray Bernardino fit un résumé en espagnol du même texte. Malheureusement cette première version en nahuatl de 1555 fut perdue. On connaît, par contre, une deuxième rédaction, elle aussi en nahuatl, finie vers 1585, et dans laquelle, selon Sahagun, furent faites plusieurs corrections sur la première version, car, dans la première, « on avait mis plusieurs choses qui y avaient été mal mises, et on en avait tu d'autres qui avaient été tués à tort ».

Ainsi que l'a écrit le Dr Garibay, il n'est pas possible de dire si le texte gagna ou perdit à ces changements, puisque nous ne connaissons pas le texte primitif. Le fait est que, telle que nous la possédons aujourd'hui, la relation de la Conquête, due aux informateurs de Sahagun, constitue le témoignage le plus important laissé par les Indiens sur ce point. Il embrasse les différents présages qui se manifestèrent « lorsque les Espagnols n'étaient pas encore sur cette terre », jusqu'à l'un des discours par lesquels Don Fernand Cortés admonesta tous les seigneurs de Mexico, Texcoco et Tlacopán « en exigeant la remise de l'or et de leurs différents trésors ».

Autres récits indigènes plus courts. - En plus des sources pictographiques importantes, il existe de nombreux récits indigènes de moins grandes dimensions. Dans le Codex Aubin ou de 1575, on trouve de nombreux textes du plus grand intérêt. C'est dans l'un de ceux-ci que se trouve l'une des versions indigènes relatant le massacre du Grand Temple, cité dans le présent ouvrage...

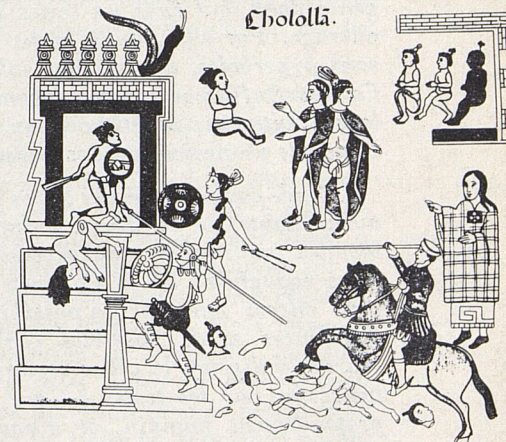
Témoignage des alliés indigènes de Fernand Cortés. - Cette présentation des textes indigènes au sujet de la Conquête serait incomplète si elle ne comprenait pas, au moins dans certains cas, les témoignages de quelques écrivains indigènes et métis qui se vantent de descendre de ceux qui s'allièrent à Cortés pour obtenir la déroute des Aztèques. La peinture qu'ils nous offrent de certains faits, distincte des autres descriptions indigènes, n'échappe pas au propos de ce livre : Vision des Vaincus. Car, s'il est certain que les Tlaxcaltèques et les Texcocans luttèrent aux côtés de Cortés, il n'en est point moins vrai que les conséquences de la Conquête furent aussi funestes pour eux que pour les autres peuples nahuas : tous furent soumis et perdirent pour toujours leur ancienne culture.

De ces témoignages, en plus des extraits du Lienzo de Tlaxcala, on a utilisé quelques textes de l'Histoire de Tlaxcala rédigée en espagnol par Diego Muñoz Camargo, métis qui écrivit en espagnol durant la deuxième moitié du XVI^e siècle. Particulièrement intéressante est sa version, nettement tendancieuse, du massacre de Cholula.

L'interprétation historique de la Conquête, du point de vue des Tezcocans, nous est offerte par le célèbre descendant de la maison de Tezcoco, don Fernando de Alva Ixtlilxochitl. Aussi bien dans sa « XIII^e relation » que dans son « Histoire chichimèque », écrites l'une et l'autre en espagnol, on trouve de nombreuses données recueillies par Ixtlilxochitl d'après d'anciennes sources indigènes en nahuatl aujourd'hui perdues, mais interprétées avec un critère tout à fait



La bataille de Tonalá



Le massacre de Cholula



Arrivée de Cortés à Tacuba



Réception de Cortés à Atlixcoatlán

distinct de celui des écrivains de Mexico et de Tlatelolco. Les textes de Ixtlilxochitl que nous avons transcrits sont, à certains égards, particulièrement intéressants. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le bref tableau nous peignant la réaction de la vieille indigène Yacotzin, mère du prince Ixtlilxochitl, fils de Nezahualpilli, et allié de Cortès, qui qualifia son fils de fou et sans jugement pour avoir embrassé avec tant de précipitation la religion de « ces barbares » (les Espagnols), « qui avaient fait leur apparition en Anahuac de façon si violente ».

Telles sont, en gros, les principales sources indigènes dont sont tirés les textes et illustrations de cet ouvrage. Par elles, nous avons le témoignage direct, sans hyperboles, de ceux qui subirent la Conquête, et l'on peut affirmer que ces documents, compte tenu de leur limitation, constituent un cadre indigène de la Conquête : une vision des vaincus.

L'étude comparative des textes indigènes révèle, sans aucun doute, de nombreux points de désaccord et des lacunes par rapport aux diverses chroniques et relations espagnoles de la Conquête. Sans doute, aussi, plus encore que par la possibilité de constater des différences et de possibles contradictions entre les sources indigènes et celles espagnoles, avons-nous été intéressés par les textes — qui sont un témoignage profondément humain, et d'une haute valeur littéraire —, laissés par ceux qui souffrirent la plus grande des tragédies : voir détruire non seulement leurs villes et leurs villages, mais les bases mêmes de leur culture.

Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'il y a dans ces relations des Indiens, des passages d'une puissance dramatique comparable à celle des grandes épopées classiques. Car si, en chantant la ruine de Troie, Homère nous a laissé le souvenir de scènes du plus vif réalisme tragique, les écrivains indigènes, anciens possesseurs de la « teinte rouge et noire de leurs codex », surent évoquer les moments les plus dramatiques de la Conquête. Qu'on en juge d'après quelques paragraphes pris parmi les documents utilisés dans le présent volume.

En quelques lignes, les informateurs de Sahagun racontent comment commença le terrible massacre du Grand Temple, perpétré par Pedro de Alvarado. Après avoir décrit le commencement de la fête de Toxcatl « tandis que s'élèvent des chants entremêlés, apparaissent les Espagnols qui pénètrent dans le patio sacré ».

« Aussitôt, ils cherchent ceux qui dansent, se jettent à l'endroit où se trouvent les tambours; ils frappèrent d'un grand coup celui qui était en train de jouer d'un instrument; ils lui coupèrent les deux bras, puis ils le décapitèrent : sa tête coupée alla rouler au loin.

« Aussitôt tous poignardent, poursuivent les gens et leur donnent de grands coups de sabre qui

les blessent. Certains, ils les frappèrent par derrière; aussitôt ils tombèrent par terre, les entrailles répandues. A d'autres, ils leur arrachèrent la tête, et leurs têtes furent mises en pièces.

« Mais, d'autres, ils les attaquaient dans le dos : ils ne sont plus que crevasses; entièrement déchirés gisent leurs corps. Ceux-là sont blessés dans leurs muscles, ceux-ci dans leurs mollets, d'autres au-delà, en plein abdomen. Toutes les entrailles tombèrent à terre. Et il y avait ceux qui, même en vain, couraient : ils allaient, traînant leurs intestins et semblaient y trébucher et s'y entortiller les pieds. Anxieux de se mettre à l'abri, ils ne savaient pas de quel côté se diriger. »

Un autre tableau, œuvre maîtresse de l'art descriptif des Nahuas, nous décrit la façon dont les Indiens virent ces « cerfs ou chevreuils » sur lesquels se tenaient les Espagnols, autrement dit les chevaux. Déjà Motolinia, au paragraphe cité plus haut, nous parle de « l'étonnement des Indiens devant les chevaux et ce que faisaient les Espagnols juchés sur eux ». Maintenant ce sont les informateurs de Sahagun qui nous offrent leur propre description ». Sa force est telle qu'on croirait une évocation de cette autre peinture extraordinaire du cheval, faite par l'auteur du Livre de Job. Écoutons la description des Indiens :

« Viennent les « cerfs » qui portent sur leur dos les hommes. Avec leurs cottes de coton, avec leur écu de cuir, avec leurs lances de fer. Leurs épées pendent au cou des « cerfs ».

« Ceux-ci portent des grelots, ils sont porteurs de grelots, ils viennent portant des grelots. Ils tintent, les grelots, ils se répercutent les sons des grelots.

« Ces « chevaux », ces « cerfs », beuglent, brament. Ils transpirent à flots. Ils transpirent des mers de sueur. Comme de l'eau, leurs corps distillent la sueur. Et l'écume, de leur groin, tombe sur le sol goutte à goutte. C'est comme de l'eau savonnée avec de l'amole : de lourdes gouttes tombent.

« Quand ils courent, ils font grand bruit; ils font du bruit, on entend le bruit, comme si sur le sol tombaient des pierres. Puis la terre se troue, puis la terre s'emplit de trous là où ils ont posé leurs pieds. D'elle-même, elle se déchire là où ils ont mis main ou pied... »

Enfin, pour ne pas trop allonger la série des citations, nous transcrivons seulement le bref récit, arrivé jusqu'à nous d'auteurs anonymes, du manuscrit de Tlatelolco de 1528, dans lequel est fait état du destin de ces sages ou mages, adeptes de Quetzalcoatl, qui vinrent se livrer aux vainqueurs, à Coyoacan, après que toute la Vallée de Mexico eut été soumise. Ils arrivèrent avec leurs livres de peintures sous le bras, ces dépositaires de l'antique sagesse symbolisée par la couleur rouge et noire de leurs codex. Nous ne savons pas pour quelles raisons ils optèrent volon-

tairement pour la reddition. Mais les conquérants les livrèrent aux chiens. Un seul d'entre eux se sauva. Écoutons le témoin indigène :

« Et les trois sages de *Ehécatl* (Quetzalcoatl), d'origine tetzcoacane, furent dévorés par les chiens. Pourtant, c'est d'eux-mêmes qu'ils étaient venus se livrer. Personne ne les avait forcés. Pourtant, ils étaient venus avec leurs papiers et leurs peintures (codex). Ils étaient quatre : l'un s'enfuit; trois seulement furent pris là-bas, à Coyoacan. »

Des scènes de ce genre abondent dans les relations indigènes. Le lecteur ne s'étonnera donc pas de constater que la documentation indigène comporte des passages si dramatiques et dans une certaine mesure, si plastiques, qu'ils semblent inviter l'artiste, peintre ou dessinateur, à les transposer sur toile ou sur papier.

Par ailleurs, la richesse de l'information et le moyen même dont les relations sont présentées par les indigènes offrent de nombreux sujets de recherche.

On pourrait penser, par exemple, à des études du genre « invention indigène des conquérants », qui montrerait les différents efforts faits par les Indiens pour comprendre qui étaient ces hommes inconnus, venus d'au-delà des eaux immenses. Reflétant tout d'abord leurs anciens mythes, les Indiens crurent que Quetzalcoatl et les autres *teteuh* (dieux) étaient revenus. Puis, à mesure qu'ils les connaissaient de plus près, à mesure qu'ils voyaient leurs réactions devant les objets d'or que leur fit envoyer Moctezuma, qu'ils apprirent le massacre de Cholula et lorsqu'ils virent enfin les envahisseurs face à face à Tenochtitlan, l'idée que les anciens dieux étaient revenus s'effaça. Lorsque les Espagnols assiégeaient la ville, ils étaient souvent appelés *popolocas* (barbares). Sans doute les Indiens n'oublièrent pas la force matérielle, bien supérieure à la leur, de ceux qu'ils avaient tout d'abord pris pour des dieux. Implicitement, en fonction de leur pensée symbolique à base de « fleurs et chants », les Indiens « inventèrent » une image à eux des conquérants. Les différents traits de cette image sont précisément consignés dans les textes qu'ils écrivirent sur la Conquête. Il y a là un possible sujet de recherche, sans doute d'un haut intérêt.

Mais il est un autre aspect non moins intéressant que l'aspect historique. On pourrait en effet opposer les idées propres à ce monde indigène presque magique, lequel plongeait ses racines dans les symboles, à la

mentalité beaucoup plus pratique et sagace de ceux qui, leur étant de beaucoup supérieurs en technique, s'intéressaient surtout à l'or. Et, si l'on voulait pousser plus loin encore cette comparaison, on pourrait y ajouter une troisième attitude, riche elle-même de variantes accidentelles. Nous nous référons ici à l'impression que la Conquête dans l'âme des premiers missionnaires. Motolinia, Olmos, Las Casas et Sahagun ne virent pas de leurs propres yeux les splendeurs du monde préhispanique, mais ils connurent du moins, sur l'antique culture, les témoignages de leurs informateurs. Les données qu'ils purent réunir concernant le passé des Indiens, deux lustres plus tard, leur permit d'évaluer ce qu'avait été la Conquête.

Particulièrement Fray Bernardino de Sahagun qui, plus que tout autre, réunit des détails innombrables concernant les institutions culturelles du monde nahuatl préhispanique, s'exprima de façon dure mais juste sur les résultats de la Conquête. Il n'est pas possible — ceci pourrait faire l'objet d'une étude à part — d'ajouter ici les nombreux paragraphes sur ce sujet que Fray Bernardino laissa dans son Histoire des choses de la Nouvelle Espagne. Mais nous ne résistons pas à la tentation de transcrire quelques lignes venant tout de suite après la comparaison qu'il fait entre la ruine des Indiens et la malédiction lancée par Jérémie sur la Judée et Jérusalem vouées à la destruction totale.

« Ceci est arrivé à la lettre à ces Indiens, avec les Espagnols, car ils furent pourchassés et détruits, eux et tous leurs biens, au point qu'il ne leur resta même plus la moindre apparence de ce qu'ils avaient été. Ainsi sont-ils tenus pour barbares et gens de très basse qualité (bien que, en vérité, en matière politique, ils pourraient en remontrer à bien d'autres nations qui ont de grandes prétentions de politiques parce qu'elles ont jeté dehors ces puissances que leur manière de gouverner maintenait au pouvoir). On sait peu de chose à leur sujet, et c'est au prix de beaucoup de travail qu'on réunit des renseignements; il semble qu'il y aurait grand profit à pouvoir tout savoir d'eux.

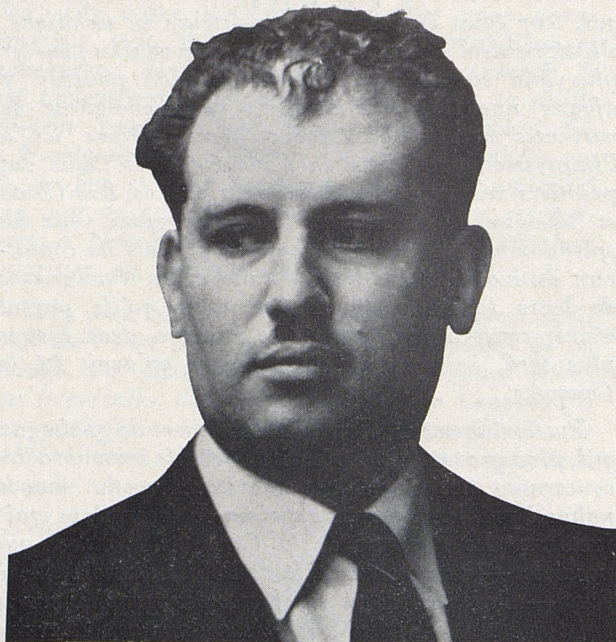
Tel est l'avis d'un homme extraordinaire qui, à la différence de nombre de ses compatriotes, ne recherchait pas l'or, mais la connaissance totale d'une grande culture humaine et la possibilité d'intégrer ses valeurs et son peuple à l'Évangile du Christ. »

Les Aztèques, montés dans des canots, cernent Cortés.



La "Nuit Triste" : Cortés évacue Mexico.





Poème de Jaime GARCÍA TERRÉS

Parmi les jeunes poètes du Mexique, Garcia Terrés se distingue par son amour de la concentration du langage : chacun de ses poèmes est une capsule explosive. Jusqu'ici il n'a publié qu'un seul volume de poésies (Las Provincias del Aire, Fondo de Cultura, 1956). De plus, Garcia Terrés a traduit avec bonheur des poètes difficiles et ayant des affinités avec son tempérament, comme certains poètes métaphysiques anglais et Ezra Pound.

DEBATE

LA PAGINA desierta se me queda mirando :
una sonrisa boba,
el vigor enfilado en un desdén sin cara.
¡ Oh tediosa blancura !

Y es
que no logro vencerla con las armas sabidas.
(Los signos lucen huecos;
la noche se me escapa).
¿ Tendré que destruirla con las uñas,
a rasguños de rabia, ciegamente ?

Sí. Lucharemos ambos
de poder a poder,
la mofa desdentada contra toda mi saña.

La romperé siquiera.
Para que gima un poco y una gota
de sangre me salpique, y no se pierda
mi soledad en la rotunda nada.

Traduit par Gabriëlle Cabrini,

DÉBAT

LA PAGE déserte est là qui me regarde :
un sourire niais,
la vigueur posée sur un mépris sans visage.
O blancheur assommante !

Et c'est
que je ne la puis vaincre par les armes connues
(les signes luisent vides;
la nuit m'échappe).
Faudra-t-il la détruire de mes ongles,
à coups de griffe rageurs, aveuglément ?

Oui. Nous lutterons tous deux
de puissance à puissance,
le sarcasme édenté contre toute ma fureur.

Je la casserai, du moins.
Pour qu'elle gémisses un peu et qu'une goutte
de sang m'éclabousse, et ne soit pas perdue
ma solitude dans le néant compact.

LE MONDE MAGIQUE

de

Rufino TAMAYO

par Arturo GARCIA FORMENTI

Conseiller Culturel

près l'Ambassade du Mexique en France

Ce peintre mexicain, né à Oaxaca, — d'ascendance mixtèque — avoue que, mis pour la première fois en présence de l'art précolombien du Mexique, un monde nouveau s'ouvrait à lui.

José Vasconcelos, ministre de l'Instruction Publique (voir « Nouvelles du Mexique », n° 18) lui offrit un poste dans les services de l'ancien *Musée National d'Archéologie, d'Histoire et d'Ethnographie*. Ceci se passait en 1921, aux débuts d'un mouvement tendant à conserver la pureté des arts populaires. Il s'agissait d'éviter à ces derniers de subir des altérations du fait d'un travail industriel en série.

Tamayo comprit alors qu'en réalité, il n'avait appris à l'*Ecole des Beaux-Arts* (ancienne Académie), qu'à se faire la main. Il jugea les autres études inutiles, et décida de chercher de découvrir par lui-même, de peindre au prix d'un travail véritable. Il se tint à l'écart de la facilité, de l'académisme, pour se lancer dans ce qui présentait des difficultés, vers l'inconnu.

C'est dans cet esprit de recherche studieuse que Tamayo entreprit son aventure picturale.

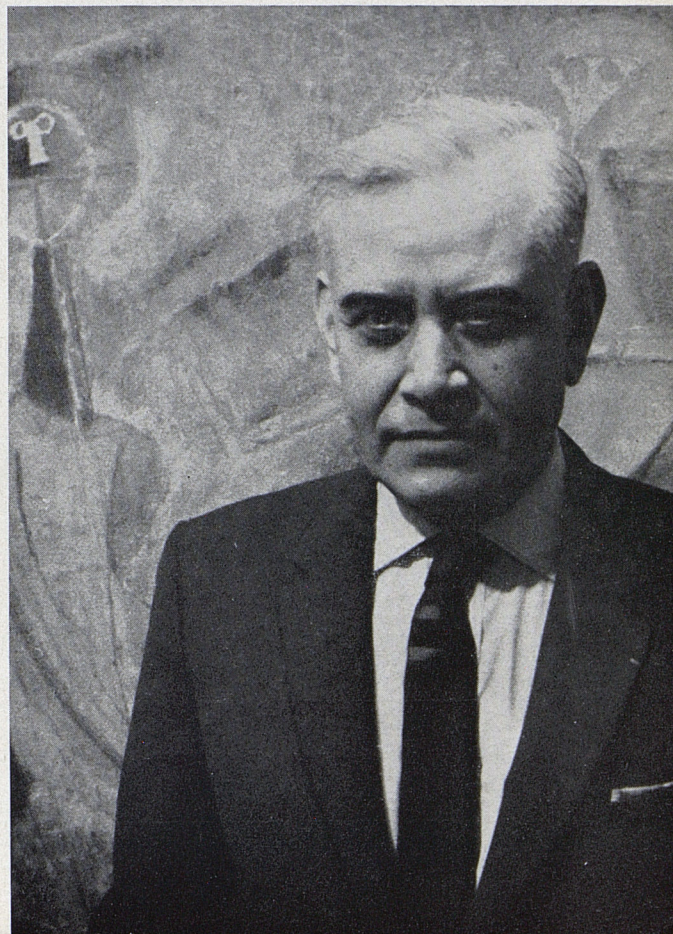
Le Mexique en fut le point de départ. New-York et Paris ont été les deux principales stations d'un voyage — qu'il n'a pas encore terminé — à travers le monde des lignes et des formes, des couleurs et des perspectives.

C'est ainsi que les racines de son œuvre jaillissent de la souche historique de son peuple. En 1926, New-York, lui fournissait l'occasion de prendre contact avec l'art moderne, et, en 1957-1960, à Paris — sa ville de prédilection — il est parvenu à la synthèse la plus rigoureuse quant aux moyens d'expression.

Tamayo était tout particulièrement attiré par le sens des formes de l'époque précolombienne, par la façon dont on en avait résolu le problème. L'on retrouve cette influence indigène dans sa peinture, et, d'une manière plus directe, celle de l'art populaire. A ce propos, il est à remarquer que, du précolombien à l'art populaire, une ligne plastique continue alimente la tradition artistique nationale.

Tamayo explique comment, dans l'art ancien, ne se présentent pas toujours les proportions réelles.

Rufino Tamayo — Photo Astruc —



Néanmoins, une petite tête et un grand corps peuvent former une harmonie parfaite. Dans ce cas, la disproportion est apparente. C'est ce qui se dégage d'une grande partie de son œuvre.

On pourrait dire que Tamayo applique, consciemment, le principe de la « Section d'or », tandis que les indigènes l'appliquaient sans le connaître, sous ses aspects scientifiques et mathématiques. C'est ainsi qu'ils établissaient la proportion de trois parties distinctes pour obtenir un tout harmonieux. Ils déterminaient le rapport d'une partie avec l'autre, et de celle-ci avec l'ensemble, réalisant ainsi des œuvres prodigieuses.

Il en est de même en art populaire. L'exemple-type pour notre peintre sont les « judas », ces imposants mannequins de carton, exécutés par le peuple et que celui-ci brûle lui-même le samedi saint.

Il est évident que Tamayo n'a pas tenté de copier ces « judas », de faire une peinture dans laquelle on les aurait vu apparaître; toutefois, il en a capté la conception formelle.



“Femme des Tropiques”

La culture spirituelle de la région lacustre de l'Occident de Mexico a fasciné Tamayo. Il se peut que, dans certaines de ses œuvres, apparaissent les reflets du feu des Tarasques, raffinés et imaginatifs, dont les pratiques religieuses se rattachaient aux feux de joie. Les prêtres montaient sur les « cûes », arrosaient le feu de sang et de tabac, et ils dialoguaient avec les astres. La fumée était le fil qui les unissait aux dieux.

Le feu le plus ardent était le soleil, générateur d'aigles.

L'on sent chez Tamayo l'impétuosité imaginative de ces indigènes pour qui le vieux soleil et la nuit se battaient dans le ciel. La nuit défaisait le soleil, mais son fils sautait dans la palestre et vainquait la nuit, non sans avoir sauvé le cadavre de son père, qui ressuscitait sous forme de cerf, symbole de la lumière. Ensuite, le cerf reprenait son galop sur les routes du ciel.

Dans le ciel, les dieux jouaient parmi les étoiles, frappant les astres comme sur des balles.

En certains endroits de l'État de Michoacán, l'on joue avec des boules enflammées, faites de racines, que les indigènes lancent à l'aide de bâtons, zébrant les nuits de rais de lumière. (Cf. *Mythologie Tarasque*, José Corona Nuñez).

Les personnages de Tamayo, touchés par l'angoisse de notre temps, se détachent de la nuit étoilée, surgissent du réalisme de l'Univers. Tout y est empreint d'une poésie céleste.

*
* *

On a prétendu ranger Tamayo parmi les « fauves », certainement à cause de ses qualités de coloriste. En suivant cette classification, il se trouverait placé dans une des tendances initiales du « fauvisme », dans celle que représentent Matisse et Marquet, au sein du courant structurel annoncé par Cézanne, comme c'est le cas pour Braque.

Si l'on a tenu Tamayo pour « fauve », on a dit aussi que c'était un expressionniste, ce qui est bien naturel en raison de l'accent nettement expressionniste du fauvisme et de l'ampleur de la conception expressionniste.

“Personnage” (1960) — Photo Galerie de France →



De plus, la qualification d'expressionniste semblerait être la plus voisine du travail de Tamayo, car celui-ci ne cherche pas à copier exactement la nature. « L'exactitude n'est pas la vérité », soutenait le « fauve » Matisse.

Certes, la nature et l'homme offrent à Tamayo les éléments plastiques, mais lui n'essaie pas de copier le motif, le sujet : il l'interprète et le réalise d'une façon toute particulière.

Son réalisme n'est pas descriptif, moins encore socialiste. Effectivement, il peint l'homme, mais un homme qu'il recrée en le plaçant dans le temps présent, marqué par la technique contemporaine, avec une soif de cosmos. Au centre de son œuvre, il y a une vérité humaine. Tamayo ne saurait l'oublier.

Exprimer l'homme de son époque, dans ses angoisses, dans sa liberté et dans ses limites, Tamayo estime que c'est là le rôle par excellence de l'artiste.

Il exprime l'homme comme il le conçoit plastiquement. Toutefois, c'est un homme complet, avec toutes ses qualités et tous ses défauts.

Le cubisme tient une place certaine dans son œuvre. Tamayo a étudié à fond la révolution plastique qu'il représente. Ceci l'a aidé dans son apprentissage pour explorer le volume des choses, et il lui a servi à utiliser la troisième dimension. Tamayo est un ami et un admirateur de Picasso.

* * *

Dans diverses peintures de Tamayo, les personnages paraissent loin du monde réel; on dirait qu'ils évoluent dans un éther fantastique, que ce sont des spectres. L'artiste ne retient pas le vol de son imagination.

Un mystère surréaliste semble planer sur ses toiles. Ne seraient-ce point « les lois encore mystérieuses qui régissent les activités fondamentales de l'esprit », dont parle Breton, le pontife du surréalisme ?

Tamayo pense que si le surréalisme transparait dans son œuvre, cela même justifie sa « mexicanité ». Il affirme que nous sommes un pays surréaliste par excellence. « Breton — me disait un jour

Tamayo — considérait le Mexique comme le pays le plus surréaliste, le plus irréel, où l'on rencontre le plus de contradictions ». On y a le culte de la mort, et l'on rit de celle-ci. On ne médite pas, on laisse agir le subconscient.

Néanmoins, chez Tamayo, il y a méditation et rigueur, technique et habileté, émotion et équilibre, maîtrise du métier. Violence exprimée avec raffinement comme dans les grecques de Mitla (dans l'Oaxaca), échelonnées, géométriques, lesquelles accusent une polémique de forces : mouvements vigoureux et contre-coups qui les arrêtent ; impétuosité toujours sous pression et toujours contrôlée.

Ces grecques, qui ne sauraient prêter à confusion, forment un tout rythmique, asymétrique et dynamique, élégant, ondulant par moment. Violence du contenu, sobriété de l'expression. Éclairs de la foudre ? Serpents de feu ? Remous de vagues ?

* * *

L'explication des teintes utilisées par Tamayo, se soutient plus par la préférence des gens pour les couleurs, que par le ton du paysage mexicain.

Certes, comme dans les pays de soleil, le vert du paysage est-il très vif, et le jaune très soutenu. Cependant — le peintre d'Oaxaca l'entend ainsi — ce n'est pas ce qui détermine le caractère coloré d'un peuple.

Les motifs déterminants n'en sont pas géographiques; ce qui le détermine implique des causes économiques et sociales.

L'utilisation des couleurs est en fonction directe de la situation financière des habitants. Les individus disposant de faibles revenus, c'est-à-dire la plupart, ne peuvent acheter que des choses bon marché.

Les maisons, l'habitat en général, sont peints avec des couleurs à bas prix. On les enduit de chaux, et alors les façades sont blanches; si l'on y met de la couleur, c'est un mélange de chaux et de terre, ocre, rouge, bleu d'outremer, ce qui revient meilleur marché. Ce mélange produit des nuances tendres.

Quant aux vêtements, le tissu (*manta*) en est blanc, la salopette bleue; les *rebozos* sont en général bleus, noirs et gris. Ces couleurs, prédominantes,

déterminent le sens national de la couleur. Non point de ces teintes vives, éclatantes, que l'on emploie les jours de fête.

Les couleurs de tous les jours sont limitées et sobres. Telles sont les nuances de Tamayo, y compris ses fameuses pastèques — formes géométriques précises — où le jeu de plusieurs rouges, une harmonie de rouges, atténuée, éteinte, l'agressivité de la couleur.

« La Boutique » — un de ses tableaux exécutés à Paris — semble enveloppée du bleu de nuit (*coyuche*) d'un *rebozo* national.

En effet, les tons de Tamayo ne sont pas violents; ils ne hurlent pas. Ils sont mesurés comme ceux des terres mexicaines. Ils sont d'un langage familier, un gazouillis, même lorsque, par le pouvoir magique de son art, Tamayo fait éclater des métaphores cosmiques.

Tamayo est un peintre de métaphores colorées. Dans son œuvre, la poésie est fondamentale; il s'attache à ce que l'art soit poétique. Mais il ne se propose pas de faire de la poésie.

Ce qui est poétique, cette « poésie que l'on voit » et dont parle Léonard, est une résultante; c'est le mystère qui sourd entre les lignes, la composition et les couleurs.

La poésie est inhérente à sa production. Tamayo est le créateur d'un monde magique sans laisser d'être réel. Il est, peut-être, le plus poète des peintres de notre temps.

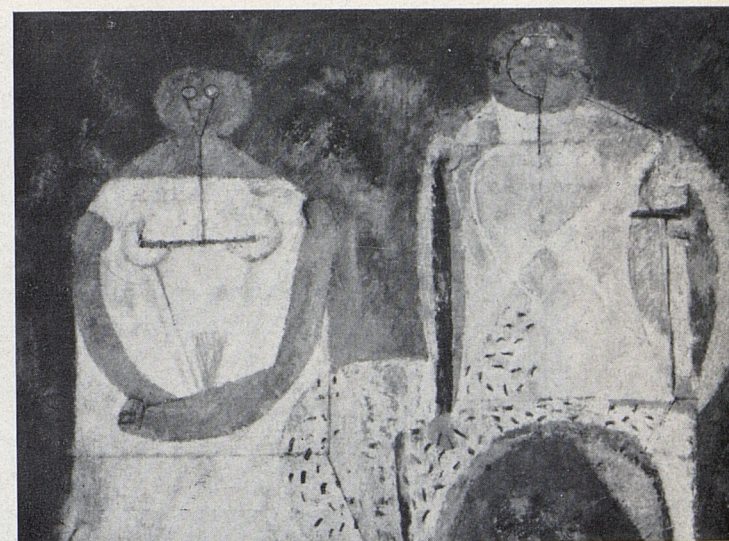
Son œuvre a passé par différentes étapes; elle a eu des phases diverses, sans que Tamayo ait jamais cessé d'être fidèle à son idée de la création artistique, et à une même ligne picturale qui, avec le temps, s'est éclaircie peu à peu.

Tamayo estime que la peinture se soutient par ses propres valeurs, dont la forme d'expression n'est qu'un des éléments, lequel reste en rapport avec les autres valeurs : espace, dessin, proportions, formes, couleurs.

A une certaine époque, la peinture de Tamayo fut statique. Elle redevint ensuite tout mouvement, dynamisme. L'artiste s'attache aussi au mouvement,



"Olga, portrait dynamique"



"Retrato matrimonial" (portrait des époux)

"L'homme et son ombre"



mais non pas pour que l'on voie le sujet en train de remuer, sinon pour que l'on sente, par la composition, que le sujet se meut.

Tamayo parvient actuellement à la synthèse la plus rigoureuse. Dans ses dernières œuvres, il élimine tout ce qui est superflu. Il conduit sa forme au concret. Il essaie de parvenir à l'essence. C'est son but principal quant aux moyens d'expression.

Il fait partie du groupe restreint de peintres contemporains, qui, à une époque de recherches frénétiques, de confusions et d'hésitations, a pu faire et imposer une œuvre originale.

Son œuvre échappe à toute classification rigoureuse. On ne saurait la ranger dans aucune école, dans aucun mouvement ou tendance, surtout si l'on considère qu'au cours de ces dernières années, les écoles, les tendances et les mouvements se pénètrent les uns les autres et se confondent, et que le même phénomène marque les productions d'un même artiste.

Cézanne avait une palette impressionniste et il fut le précurseur de l'art contemporain; Vlaminck

et Rouault étaient des « fauves » et des expressionnistes; Kandinsky passa par l'impressionnisme, le fauvisme et l'expressionnisme, avant d'arriver à l'abstrait; Van Dongen pourrait être fauviste ou expressionniste. Villon se considère lui-même comme un « expressionniste-cubiste »; Picasso a participé à toutes les aventures et révolutions plastiques de notre époque.

Chez Tamayo, les sources de la peinture jaillissent du mystérieux monde précolombien; elles se développent dans l'art populaire mexicain et s'épanouissent au contact des divers courants de l'art moderne.

Dans son langage plastique, contemporain — géométrie en couleurs subtiles, qui devient choses, êtres, hommes, ciel, cosmos — il y a des voix d'antan, indigènes, qui ont conservé leur accent dans l'atmosphère de l'Île de France.

A son expérience mexicaine, Rufino Tamayo a joint l'expérience d'autres lieux. C'est une somme universelle ayant une souche géographique et historique : celle du Mexique.

(Extrait du livre en préparation " *Le Monde Magique de Rufino Tamayo* ")

Le couple



NATIONALISATION de l'ENERGIE ELECTRIQUE

ALLOCUTION de M. Adolfo LÓPEZ MATEOS,
Président des Etats-Unis Mexicains

AU moment où la Nation mexicaine prend possession de la *Compañía de Luz y Fuerza Motriz*, se trouve couronné un long effort du peuple du Mexique pour avoir en mains l'énergie électrique produite dans le pays par les Mexicains eux-mêmes.

La nationalisation de l'énergie électrique est l'un des buts atteints par le peuple, dans la voie de la Révolution. Nous avons toujours soutenu que la réalisation de cet objectif devait être le point de départ de réalisations plus importantes, et nous invitons maintenant le peuple du Mexique, en possession de son énergie électrique, à accroître son industrialisation afin d'introduire dans tous les foyers, les bienfaits de cette force et de son industrialisation.

Nous devons tous veiller à ce que l'industrie de l'électricité du Mexique soit administrée avec la plus grande netteté, afin que tous ses bienfaits soient accessibles au peuple et uniquement au peuple. Nous serons tous attentifs et vigilants pour marquer au fer rouge et pour punir comme ils le méritent ceux qui manqueraient de loyauté à l'égard de la Patrie et du peuple.

Il ne saurait y avoir de voleurs dans l'industrie de l'électricité, car nous comptons non seulement sur la rigueur du Gouvernement, mais encore sur la loyauté



Le Président López Mateos

des travailleurs de l'électricité, qui devront être les gardiens permanents des intérêts du peuple.

Nous nous en remettons à leur effort et à leur patriotisme pour donner l'assurance au pays que son industrie de l'électricité sera bien gérée, au profit du pays ; honnêtement, au profit du peuple ; courageusement, au profit du Mexique.

Intégration du Nouveau Réseau d'Exploitation de l'Energie Electrique

par Antonio ORTIZ MENA

Ministre des Finances et du Crédit Public,
Président du Conseil d'Administration
de la *Campaña Mexicana de Luz y Fuerza Motriz*

DEPUIS la dernière décennie du XIX^e siècle, — époque où, au Mexique, l'on commença à appliquer l'énergie électrique à l'exploitation minière, à l'industrie textile et à la meunerie, ainsi qu'à un début d'éclairage domestique et municipal — jusqu'à l'heure, que je ne puis que qualifier de moment historique, où nous nous trouvons réunis autour de cette table pour tenir le premier Conseil d'Administration de la *Compañía Mexicana de Luz y Fuerza Motriz*, (laquelle appartient maintenant au peuple mexicain), notre pays a parcouru un long chemin. Il a transformé de fond en comble son organisation politique, économique et sociale, et, en cinquante ans — laps de temps bien court dans la vie d'un peuple —, il est parvenu à une évolution que d'autres États n'atteignent qu'après des siècles d'efforts acharnés...

Nous avons été chargés de l'intégration définitive du système national de l'électricité, qui est passé aux mains de l'État, en tant que représentant des intérêts publics.

La voix de M. le Président de la République a eu des échos dans tout le Pays quand il a affirmé, le 1^{er} septembre, devant le Congrès de l'Union : « Je tiens à faire savoir à votre Autorité souveraine que le Pouvoir Exécutif dont j'ai la charge, s'est tracé une ligne politique en une matière d'importance capitale pour le pays, et dont la portée et la signification vont au-delà d'un exercice annuel ou d'un mandat présidentiel car il déborde sur la vie future du Mexique,

sur son développement et sur les générations à venir. Cette politique tend à faire exploiter — comme le pétrole et les carbures d'hydrogène solides, liquides ou gazeux — les services publics de production, de transformation et de distribution de l'énergie électrique, par des institutions gouvernementales, organes de l'État Fédéral, à travers lesquels le peuple mexicain est toujours présent, en tant que suprême mandant de leur gestion ». Alors, le pays a eu conscience que le processus historique de la Révolution de 1910 s'était magnifié, qu'il avait atteint son point culminant, et que s'ouvrait une ère nouvelle, dans laquelle les nouvelles générations sont appelées à vivre.

En effet, préluant aux revendications nationales et tandis que l'on se battait les armes à la main, on légiféra — et la Loi du 6 janvier 1915 marque une date mémorable en la matière — afin que la terre, accaparée depuis des siècles entre quelques mains, revînt au paysan qui la travaillait, et pour que la propriété en fût marquée par un sens social. Par la suite, à l'heure des gouvernements révolutionnaires constitutionnels, — et prenant pour précédent la Grande Charte de 1917, qui réintégra au domaine national et rendit inaliénables et imprescriptibles les ressources naturelles indiquées aux paragraphes 4 et 5 de l'article 27 — la richesse pétrolière fut nationalisée en 1938, pour être exploitée exclusivement par l'État, qui en est le propriétaire. Enfin, en 1960, M. le Président de la République rachetait sur les marchés financiers

mondiaux et avec l'accord des anciens propriétaires, les entreprises privées d'électricité, et en remettait l'exploitation à la Nation.

C'est pourquoi j'affirmais qu'il s'agit de la fin d'une étape de la Révolution, laquelle s'engage dans des voies nouvelles. Au cours des dernières années, nous avons voulu configurer la philosophie et la pensée de notre mouvement de libération de 1910, afin de lui donner, par l'action gouvernementale, le contenu social et économique conservant leur vigueur aux idées directrices de la Révolution.

Pour cette œuvre constructive, dans ce nouvel ordre révolutionnaire — ainsi que l'a qualifié le Chef de l'État —, le développement économique du pays (qui doit apporter une existence meilleure aux Mexicains) réclame une structure rationnelle et technique de nos ressources énergétiques. Outre les combustibles et les possibilités qui nous sont ouvertes — comme dans tous les autres pays du monde — dans des domaines jusqu'alors imparfaitement explorés (énergie nucléaire, forces volcaniques et maritimes), nous devons tirer parti, dans les meilleures conditions, de nos ressources d'énergie électrique et de celles dont j'essaierai de brosser une évaluation, fût-elle brève et succincte.

Par une voie naturelle et sans obstacles, l'industrie de l'électricité qui avait été, pendant près de quarante ans, presque exclusivement aux mains d'intérêts privés, commença à être exploitée à partir de 1934, — lors de la création de la *Commission Fédérale de l'Électricité* — et surtout depuis 1946, par cet organisme et d'autres entreprises publiques créées par la suite, pour arriver en 1959, au moment où les services publics eurent une capacité de production semblable à celle des compagnies privées.

Les études entreprises relatives au rythme de progression du pays, arrivent à cette conclusion, que, dans les huit prochaines années, il faudra doubler la production actuelle de l'énergie électrique. Néanmoins, à l'encontre de cette nécessité

— faisait-on remarquer — les sociétés privées tendaient uniquement à étendre leurs réseaux de distribution, c'est-à-dire à exploiter un domaine qui leur rapportait le plus d'argent pour un moindre prix de revient, sans trop se soucier de procéder à de nouveaux investissements en vue d'augmenter la production, tout en insistant constamment pour que la *Commission Fédérale de l'Électricité* produise davantage de courant, lequel était revendu par ces compagnies. D'autre part, la nature même de l'entreprise privée conduisait celle-ci à considérer d'abord ses intérêts particuliers sans envisager d'investissements ni de nouvelles demandes en fonction de l'aspect mouvant d'un pays en plein essor. C'est-à-dire qu'il n'y avait pas de programme adéquat — et il ne pouvait y en avoir — pour l'électrification du Mexique, alors qu'il nous faut établir une planification industrielle et agricole, si nous voulons exploiter plus rationnellement les ressources humaines et matérielles du pays.

Qui plus est — ainsi que l'a fait connaître M. le Président de la République dans son Rapport Annuel au Congrès de l'Union —, les concessions en vigueur de services publics d'énergie électrique, par un mécanisme légal un peu contradictoire et pouvant être interprété de diverses façons, avaient une durée pratiquement



indéterminée et, bien qu'ayant été accordées au siècle dernier, nombre d'entre elles couraient jusqu'à la fin de celui-ci. Théoriquement, la Loi relative à l'Industrie de l'Électricité se proposait de mettre fin à l'anarchie qui régnait en matière de concessions, mais on employait toute sorte d'arguties pour en rendre la durée illimitée.

A la fin de 1959, la *Commission Fédérale de l'Électricité* et ses services annexes — à travers ses Divisions Nord-Ouest, Nord, Golfe Nord, Occident, Centre-Occident, Ixtapantongo, Centre-Sud, Orient, Sud-Est, Hidalgo et Chapala — avaient une capacité installée de 1.184.480 kilowatts, produits par 164 centrales sises en Basse-Californie, Sinaloa, Sonora, Coahuila, Chihuahua, Durango, Zacatecas, Nuevo León, San Luis Potosi, Tamaulipas, Jalisco, Nayarit, Colima, Michoacán, México, Guerrero, Oaxaca, Puebla, Veracruz, Campeche, Chiapas, Quintana Roo, Tabasco, Yucatán et Hidalgo.

Les filiales de l'*American and Foreign Power Company* avaient une capacité installée de 336.988 kilowatts, produits par 31 centrales desservant les États de Guanajuato, Michoacán, Querétaro, San Luis Potosi, Chihuahua, Durango, Puebla, Tlaxcala, Veracruz, Tamaulipas, Yucatán, Aguascalientes, Coahuila, Zacatecas et Sinaloa.

Le rachat, en avril dernier, de ces compagnies, dans des conditions financières particulièrement favorables, a été le premier pas fait par M. le Président de la République dans la voie de l'intégration du système national de l'exploitation de l'énergie électrique. A ce jour, les compagnies d'électricité rachetées à l'*American and Foreign Power Company* ont été organisées en six Divisions : Nord, Nationale, Centre, Sud-Est, Mérida et Tampico.

Les actions de *The Mexican Light and Power* sont en la possession de plusieurs groupes financiers, domiciliés dans divers pays, notamment en Belgique, au Canada, en Angleterre, en France, en Suisse, aux États-Unis et au Mexique, le plus important paquet d'actions ordinaires

et préférentielles étant la propriété de la *Société Financière de Transports et d'Entreprises Industrielles - SOFINA* -, de Belgique. Le Gouvernement du Mexique, par l'intermédiaire du *Banco Central* et de la *Nacional Financiera*, a pris des arrangements avec les établissements de crédit, afin d'engager des négociations en vue de faire une offre libre à tous les actionnaires, pour que tout vendeur éventuel de parts sociales, puisse effectuer cette opération dans ces banques, à raison de 20 dollars pour les actions ordinaires et de 13 dollars pour les préférentielles. Les annonces y afférentes ont paru dans la presse du Mexique, de Belgique, d'Angleterre, du Canada, de France, de Suisse et des États-Unis.

Le capital réel s'élève à la somme de 82.833.366 dollars canadiens, représentant 2.267.568 actions ordinaires, 853.244 préférentielles, plus les réserves et l'excédent prouvés. Nous avons racheté 2.168.260 actions ordinaires (95,62 % du capital social) au cours de 20 dollars l'une, et 626.012 actions préférentielles (73,26 % des valeurs en circulation) à 13 dollars l'action, alors que les actions ordinaires figurent dans les livres pour une valeur de 32 dollars, et les préférentielles pour 16 dollars 50, en fin de liquidation.

Avec le rachat de la *Compañía Mexicana de Luz y Fuerza Motriz* — dont l'appellation est exacte aujourd'hui — et de ses filiales, le Mexique s'est rendu acquéreur de 19 centrales d'une capacité installée de 585.836 kilowatts, desservant le District Fédéral et les États de Puebla, Mexico, Michoacán, Morelos et Hidalgo.

Or, devant la responsabilité qui nous incombe et que nous avons acceptée sans hésiter, il faut nous tracer un programme et une ligne de conduite dont nous ne devons pas nous écarter.

D'abord, il nous faut admettre qu'il s'agit de donner une structure et d'intégrer un réseau national pour toutes les ressources et disponibilités existant dans les trois grands secteurs que j'ai indiqués. Il ne saurait y avoir la moindre

dispersion dans l'exécution des programmes de travaux de quelque organisme que ce soit. L'on ne doit pas se dépenser en efforts isolés, sans coordination, aussi méritoires soient-ils. Nous n'entendons pas aller de l'avant uniquement dans l'un ou dans l'autre des systèmes déjà créés; le seul but légitime d'émulation consiste à travailler davantage et, encore mieux, collectivement, et non pas à remporter des succès provisoires et individuels. La *Compañía Mexicana de Luz y Fuerza Motriz* devra prendre sa place dans un ensemble, toujours en étroit rapport avec la *Commission Fédérale de l'Électricité* et sous la surveillance et la direction du Ministère de l'Industrie et du Commerce.

Cet aspect du problème étant précisé, il nous faut maintenant indiquer nettement nos intentions et l'idéologie qui les inspire.

Les entreprises dont l'administration nous a été confiée, sont prestataires d'un service public et non point d'une fonction gouvernementale ou politique. Nous devons les gérer avec ce critère. Depuis que la théorie du service public a été définie, en France et aux États-Unis, la doctrine est constante selon laquelle la gestion doit en être réglementée par des principes et des normes techniques, en dehors de toute influence étrangère à son objet.

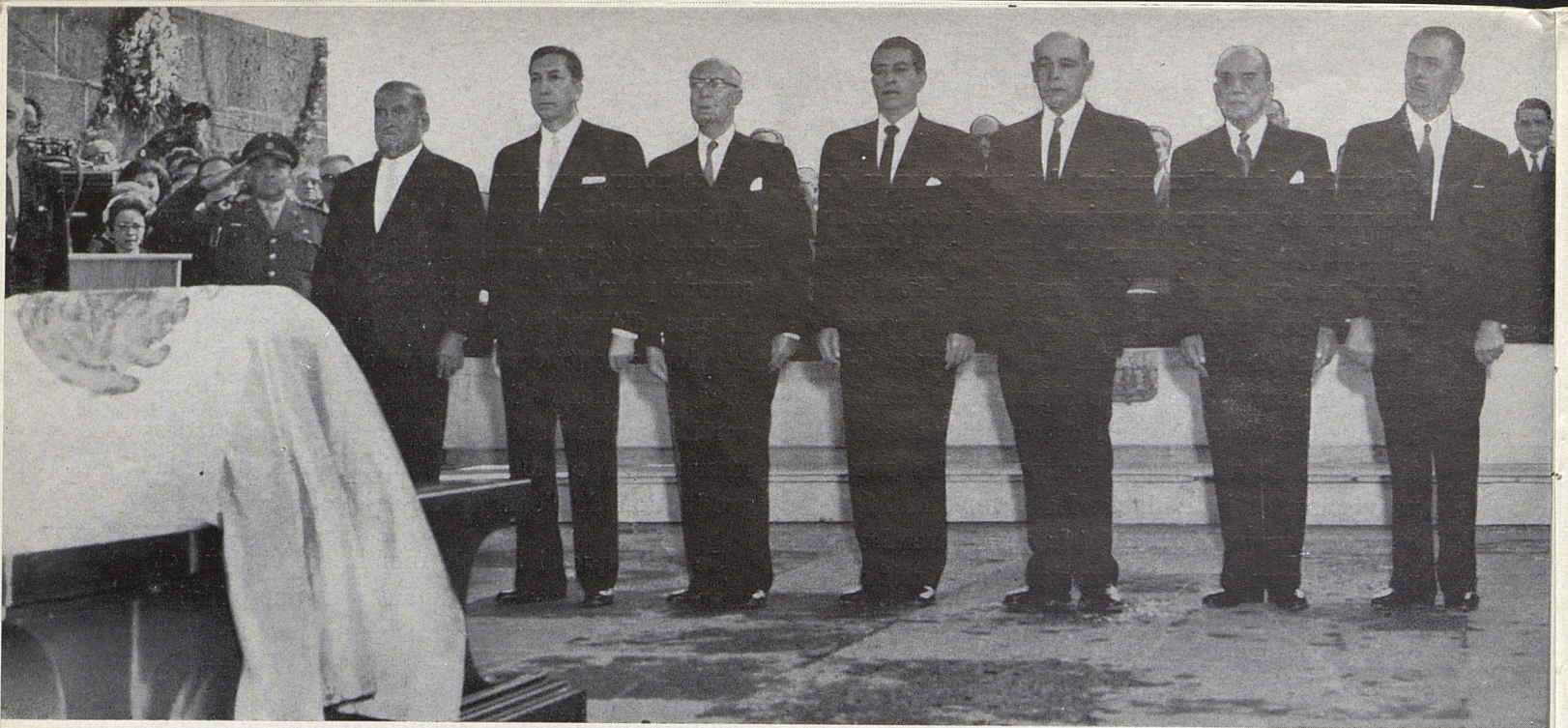
A cet effet, il convient de souligner une série de principes fondamentaux qui régleront notre conduite.

Dans l'administration du réseau, nous ne chercherons pas à réaliser des bénéfices importants ou exagérés; toutefois, notre gestion devra s'exercer dans des conditions financières et économiques favorables. Il ne s'agit pas de perdre de l'argent, ni de faire appel, non plus, à des subventions pour compenser les déficits d'exploitation. En un mot, les compagnies constitueront un fonds industriel appelé à se suffire à lui-même, et elles devront présenter une situation comptable équilibrée leur permettant d'utiliser les sources de crédit du pays et de l'étranger, capitaux indispensables au maintien du rythme de développement réclamé par le Mexique.

Les nouveaux investissements et les plans de modernisation devront s'adapter à la structure régionale et nationale de notre économie, et ils auront pour objet de répondre aux nécessités futures d'énergie électrique que réclamera le développement économique du pays. A cet effet, nous nous efforcerons de tirer le meilleur parti de notre potentiel hydro-électrique et des réserves de combustibles disponibles pour la production de l'énergie électrique.

Je crois que si tout le monde est vigilant et y apporte son concours, nous pourrons réduire les frais d'exploitation. Il n'y aura pas de place dans les entreprises d'électricité pour quiconque souhaite un travail facile, et aucun emploi ne sera créé s'il ne répond à un besoin réel. Pour la réorganisation du personnel de direction, l'on devra rechercher les économies dans la compression du nombre des emplois et du montant des appointements. Ainsi, l'ancien Président du Conseil d'Administration recevait une rémunération très élevée; j'estime, pour ma part, que c'est un honneur de remplir ces fonctions et je n'accepterai aucune rétribution.

Toutefois, nous ne serons pas seuls à réaliser cette œuvre de réorganisation administrative et financière; nous y serons aidés par la volonté, l'effort et le patriotisme des travailleurs de l'industrie de l'électricité. Ils peuvent être assurés que nous ne réaliserons jamais d'économies en réduisant les salaires auxquels ils ont droit, en toute équité. Nous nous efforcerons d'en faire, grâce à une plus grande productivité découlant d'une meilleure organisation et de l'utilisation de techniques plus modernes. Nous ne leur réclamerons aucun effort que nous ne serions prêts à faire nous-mêmes. En revanche, ils obtiendront toujours tout ce qui est raisonnable et équitable. Nous savons qu'ils y répondront tous avec ferveur, en se consacrant loyalement au travail, car, à partir d'aujourd'hui — comme le disait avec émotion M. le Président de la République, le 1^{er} septembre dernier —, ils sont des travailleurs au service du peuple mexicain.



Le Président López Mateos, entouré de six de ses prédécesseurs, monte la garde devant l'urne funéraire de Francisco I. Madero

Cinquantenaire de la Révolution Mexicaine

1910-1960

par Gustavo DIAZ ORDAZ
Ministre de l'Intérieur

Francisco I. Madero, Apôtre de la Démocratie et martyr de la Révolution Mexicaine, avait tout pour lui et il a tout laissé, même la vie, pour redonner une structure à son Pays.

A ce souvenir ému, nous associons Madame Madero, l'inséparable et fidèle compagne — si injustement oubliée — de ses idéaux et de ses angoisses.

Nous rendons également un fervent hommage à Aquiles et à Máximo Serdán, qui ont voué leur existence à la *calle de Santa Clara*, de Puebla, ainsi qu'à Carmen Serdán, laquelle, au cours de cette épopée, donna son sang glorieux pour que l'abnégation sans bornes de la femme mexicaine participât à cette geste nouvelle.

Que l'exemple de nos héros nous incite à donner le meilleur de nous-mêmes, afin d'avoir l'honneur de servir vraiment le Mexique, et non de faire semblant!

Sur de vastes étendues n'ayant guère de relations entre elles, à travers des masses analphabètes et fort pauvres, presque dépourvues de moyens d'action, sans partis politiques organisés, sans instruments de diffusion des idées, sans éléments matériels pour pouvoir déclencher un mouvement les armes à la main,



comment a-t-on pu renverser, d'un seul coup, l'appareil de l'ancien régime ?

Rétrospectivement, la réponse est fort simple : le peuple n'était pas mûr pour la démocratie, avait dit le vieux dictateur, au cours d'une entrevue fameuse. Sans doute, le peuple était-il bien mûr pour la Révolution, mais seuls les gens éclairés pouvaient, alors, s'en rendre compte. C'est pourquoi nous avons encore plus de respect et d'admiration pour les précurseurs et les auteurs de la Révolution Mexicaine : pour tous ceux qui ont pris part à la rébellion de Pomposo Ramos, à celles de Juan José Arredondo ou d'Hilario Salas ; aux soulèvements de Casas Grandes, de Las Vacas et de Palomas, à ceux de Pedriceña et de Valcardeña ; aux insurrections paysannes de Temochic, de Paplanta, d'Acayucan ou de Viesca ; aux grèves de Pinos Altos, de Cananea, de Santa Rosa ou de Río Blanco, ou aux opérations — qui étaient déjà dans le cadre d'une rigoureuse ligne politique — de Flores Magon, pour arriver au 18 novembre 1910.

Patrimoine politique de la Nation. —

Point n'est besoin de faire l'apologie des idées révolutionnaires, puisqu'elles sont maintenant le patrimoine politique le plus appréciable de la Nation.

Les forces qui s'opposent parfois ou qui essaient de freiner le mouvement révolutionnaire sont de rares noyaux d'intérêts égoïstes.

Certaines attaques sont menées isolément, sans cohésion : elles proviennent généralement de gens que gênent les réussites, et qui sont tellement soucieux de se plaindre de quelques erreurs qu'ils n'ont plus la force de coopérer à une œuvre susceptible de profiter à tout le monde.

Certes, il existe, bienheureusement, des divergences de points de vue. Celles-ci servent de stimulant à la pensée et à l'action. Toutefois, un système idéologique qui nie les avantages d'un Gouvernement au service du peuple, qui critique les tentatives en vue d'obtenir l'abondance, qui s'oppose à la Réforme Agraire ou à la tutelle des droits des travailleurs, qui croit à l'inopportunité de la nationalisation des ressources naturelles, qui combat les aspirations équitables à la liberté dans la justice sociale ; en somme, cette idéologie agissant à l'encontre de la Révolution, ne saurait avoir d'existence réelle...

Comme dans tous les pays, sous toutes les latitudes, à toutes les époques, il y a encore au Mexique, de la misère, de nombreux problèmes toujours sans solution ; ce qui n'empêche qu'au cours des cinquante dernières années, les hommes ayant servi le Mexique selon les principes de la Révolution, ont accompli des réalisations vraiment importantes.

L'on ne peut nier qu'il existe un régime juridique équitable, consacré par la Constitution de 1917, un vaste système d'enseignement gratuit, des facilités pour les études supérieures et un encouragement à la culture sous toutes ses formes, une prévention des maladies et des soins appropriés, une distribution des



Francisco I. Madero,
initiateur de la Révolution Mexicaine,
Président de la République de 1911 à 1913

terres et une modernisation des cultures, des travaux d'irrigation, des services de sécurité sociale et agricole, de nouvelles voies de communication, ainsi qu'une modernisation de l'industrie. Il est non moins évident que notre économie se trouve assainie et que notre monnaie est renflouée, de même qu'il y a une nationalisation des chemins de fer, du pétrole ainsi que de l'énergie électrique.

Doctrines d'harmonie. —

La Révolution Mexicaine lutte inlassablement pour offrir à tous, les mêmes chances. Elle s'attache à défendre les pauvres face aux riches, les faibles face aux puissants ; à protéger, même ses ennemis les plus acharnés, par un très vaste réseau de libertés et de garanties ; à renforcer les liens de cordialité à l'intérieur, et à vivre en paix avec les nations du monde entier.

La Révolution Mexicaine est quelque chose de plus qu'un simple fait historique. C'est une attitude consciente devant les problèmes du Mexique, un état d'esprit inspiré par l'action, une règle de conduite, un encouragement au travail et une aspiration constante à faire mieux.



Le Président de la République et six de ses prédécesseurs assistent, du balcon du Palais National, à des manifestations sportives.

Et, ce qui est peut-être le plus important, c'est une doctrine d'harmonie qui, respectant la liberté de l'homme, sans en amoindrir la dignité, protège en même temps l'unité de la famille, les droits des différentes classes sociales, la collectivité dans son ensemble, et fixe les attributions des Pouvoirs Publics dans l'accomplissement de leur haute mission, qui consiste à servir tout le monde. Elle a pu éviter le grand vide que d'autres systèmes laissent se creuser entre l'individu et l'État.

Garanties sociales et libertés individuelles. —

En résolvant l'antithèse, apparemment irréductible, entre l'individu et la collectivité, et en associant magis-

tralement les garanties sociales avec la liberté de l'homme, la Révolution Mexicaine a donné le jour à une formule de valeur universelle.

Pour porter les idées sur le terrain de l'action, il faut passer à travers les méthodes. Des idées l'on exige qu'elles soient véridiques et, par conséquent, permanentes. Aux méthodes, l'on demande simplement qu'elles soient efficaces et, quand leur rendement diminue, elles doivent être abandonnées et remplacées par d'autres, meilleures.

Unité de la Pensée Révolutionnaire. —

D'autre part, la rénovation de l'homme est aussi indispensable que la continuité de l'effort, lequel s'inspire de la stabilité des principes.

Chaque époque a eu ses hommes et chaque homme a appliqué les méthodes qu'il a estimé — en fonction de sa personnalité et des circonstances du moment — les mieux adaptées à la réalisation des fins communes.

La stabilité de l'idéologie et le devenir continu des méthodes, expliquent la riche variété de l'œuvre révolutionnaire; la présence, dans tous les domaines de la vie nationale, des plus hautes personnalités — parfois les plus discutées — détermine la gamme infinie des solutions.

Tous y ont mis le meilleur d'eux-mêmes, y ont laissé une trace méritoire et durable. Bien que paraissant, parfois, contradictoires, le recul des années nous révèle les racines profondes qui les unissaient à un même destin et les rendaient, petit à petit, complémentaires. Parmi les antinomies apparentes, l'on y découvre toujours, dans le fond, l'indestructible unité de la pensée révolutionnaire.

Rôle de notre génération. —

Nous avons examiné, très brièvement, notre mouvement social — ses hommes, ses principes, ses méthodes et ses résultats. Mais, si l'on considère que l'homme constitue la racine profonde de ce phénomène historique, qu'il s'agisse de cause ou d'effet, d'origine ou de fin, nous en revenons toujours aux hommes de notre génération, lesquels n'ont pas eu la flamme ayant illuminé leurs précurseurs, et ne se sont pas étreints dans le feu de joie des passions, comme ceux-là qui firent la Révolution. Et cela, parce que le temps ne le leur a pas permis et qu'ils n'ont pas eu l'occasion, non plus, de prendre les armes pour aider à la réaliser ou pour la défendre. Ils y étaient venus par conviction, et leur premier devoir fut de soutenir cette idée et de la défendre envers et contre tous, de lutter avec elle et de combattre pour elle.

L'on ne saurait nier que, après Madero, les hommes de la Révolution sont tombés dans des questions de personnes; mais, celles-ci étant liquidées, toutes les tendances allaient se trouver réunies en un seul idéal commun.

Il appartient à notre génération de rechercher ardemment la concorde entre ceux qui peuvent encore se trouver séparés par le souvenir hostile de la lutte, en vue d'arriver à la conjonction de tous les efforts, puisqu'il s'agit de concrétiser des fins nationales.

En outre, il nous appartient d'être le pont robuste sur lequel doivent passer les nouvelles générations pour endosser leur responsabilité vis-à-vis de la Patrie. Nous te tendons la main, jeunesse mexicaine, pour que, en attendant que sonne l'heure de ton destin, tes forces soient associées à la continuité de cette œuvre.

Il faut que ceux qui ont fait la Révolution, nous qui la servons actuellement, et les hommes qui poursuivront son œuvre dans l'avenir, nous donnions, tous ensemble, au peuple, davantage de pain, un meilleur habitat, une vie plus digne; que nous nous efforcions de multiplier les sources de travail, d'accroître la richesse de nos campagnes et de nos mers; que nous fassions bénéficier les coins les plus reculés, de l'électricité, de l'hygiène et de l'instruction; que nous exploitions les ressources naturelles pour le bien de tous; que nous honorions nos héros. En somme, que nous fassions un plus grand Mexique.

Droits et Obligations. —

Ayons à l'esprit que, pour progresser, il ne suffit pas d'exiger des droits; il est indispensable, en outre, de savoir remplir ses obligations. Il ne suffit pas de rêver ou d'avoir de nobles intentions, il faut agir d'une façon convenablement dirigée, faire de douloureux sacrifices et de suprêmes efforts, travailler davantage, et augmenter la productivité, avec un sens des respon-

sabilités, en y portant toute son attention, en employant des techniques plus modernes. Ce n'est que de cette façon que l'on pourra distribuer la richesse, et non la misère !

N'oublions pas que, si, aux heures d'épopée, il y a toujours un héros qui affronte la mort et succombe, le héros du temps de paix est quiconque affronte la vie et en triomphe.

Notre Voie Historique. —

Indépendance, Réforme et Révolution, sont les trois grandes étapes de l'histoire de la construction d'une Patrie forte. Forte par l'élévation de la pensée de ses enfants, par leur esprit d'abnégation, par leur vocation pour la liberté, par le sens vigoureux qu'ils ont de leur nationalité, cette Patrie est formée d'hommes conscients de leur destin, n'étant pas sujets à ce que la mode passagère d'une idée novatrice les fasse changer d'opinion. Ce ne sont pas des esclaves, des *encomenderos* ou des exploités, mais, pour leur part, ils ne veulent pas être exploités. Ils ne prétendent pas être supérieurs aux autres hommes; néanmoins, ils ne se sentent pas, non plus, inférieurs à qui que ce soit.

Avec un peuple comme les Mexicains, grâce aux principes de notre Révolution, le Mexique aurait, sur le plan interne, résolu pour longtemps l'inconnue de



A la Chambre des Députés, devant l'urne funéraire de Francisco I. Madero.



Le défilé
du
20 novembre

son destin, puisque celui-ci n'emprunte qu'une seule voie — celles que lui tracent la Révolution et ses objectifs sont identiques — : l'expansion du Mexique pour le bien-être des Mexicains.

Solidarité humaine. —

Toutefois, ce monde angoissé dans lequel nous vivons, nous permettra-t-il de réaliser isolément nos projets ?

Il serait suicide de prétendre nous enfermer dans les limites de nos frontières et nous tenir à l'écart du monde environnant; même si nous le voulions, nous ne le pourrions pas.

De l'extérieur, les appels à la solidarité humaine nous parviendraient, impérieux, et nous ne saurions faire la sourde oreille, car un flot ininterrompu coule des pages de notre histoire, qui nous lie aux aspirations irrépressibles de rédemption et de liberté émanant du monde entier. Or, la raison première de notre existence est, précisément, la liberté.

Il nous faut donc penser à notre propre problème, et agir sans perdre un seul instant, mais en tant que partie d'un tout universel, en vue de conquérir la paix qui nous est indispensable, pour conserver notre liberté et en toute justice.

Devant l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies, M. Adolfo López Mateos, Président de la République, disait :

« Une paix sans justice serait oppressive, et une paix sans progrès, une inaction stérile.

« Nous embrassons de vastes horizons, et nous devons nous en approcher en pensant que la liberté a un sens irrécusable et l'homme une valeur pérenne.

« Pour nous, ajoutait-il, la liberté des individus et la liberté des Nations sont inséparables et se soutiennent mutuellement. Il n'est de nations libres que lorsque les hommes qui en font partie, jouissent de la liberté, et les individus n'accèdent à la liberté que s'ils vivent dans un pays libre. »

Devant le sombre panorama que nous offre le monde, une question tourne à l'obsession : cette civilisation qui est parvenue à diviser l'atome, sera-t-elle capable d'unir les hommes en un seul idéal de concorde universelle ? Cette civilisation qui a conquis les espaces interplanétaires, pourra-t-elle s'élever, elle aussi, au-dessus des égoïsmes et des intérêts mesquins, en vue d'instaurer la paix entre les peuples ?

En cette *Année de la Patrie*, devant les restes vénérés de don Francisco I. Madero — l'homme qui donna tout pour la liberté — et devant l'exemple d'un peuple qui vient de lutter pendant cinquante ans pour le bien-être, le progrès, la liberté, la paix et la justice, il est légitime de penser que tous les espoirs de l'humanité ne sont pas perdus.

L'homme d'aujourd'hui, qui a dompté la nature par la science et la technique, devra mettre sa volonté et son intelligence au service des plus chères aspirations à la co-existence humaine, s'il a la foi créatrice d'un Hidalgo, la foi impétueuse d'un Morelos, la foi inébranlable d'un Juárez, et la foi éclairée d'un Madero.

LA VIII^e FOIRE MEXICAINE DU LIVRE

Les Foires du Livre font partie de la tradition culturelle du Mexique. Depuis plusieurs années déjà, le Département Fédéral est en train d'en organiser, en étroite liaison avec libraires, éditeurs, journaux, Ministères, Régies autonomes, Gouvernements locaux et Services Culturels des Missions diplomatiques accréditées dans le Pays.

En de vastes et somptueux locaux, construits à cet effet, sont exposés et vendus les livres édités au Mexique et en Amérique, soigneusement sélectionnés par les participants eux-mêmes. Y sont également exposés des documents officiels et personnels de valeur historique, des exemplaires de journaux considérés comme marquants, ainsi que des anticipations techniques en matière d'édition.

D'autre part, pendant la durée de cette Foire — un mois environ — sont donnés des représentations théâtrales et cinématographiques, des programmes de radio et de télévision, des concerts de musique ainsi que des ballets et danses populaires. Des intellectuels mexicains et étrangers font des conférences sur des thèmes culturels. L'on y peut tâter le pouls de la production intellectuelle et de l'industrie du livre sur le Continent.

La VIII^e Foire Mexicaine du Livre et son inauguration — le 20 novembre — faisaient partie du

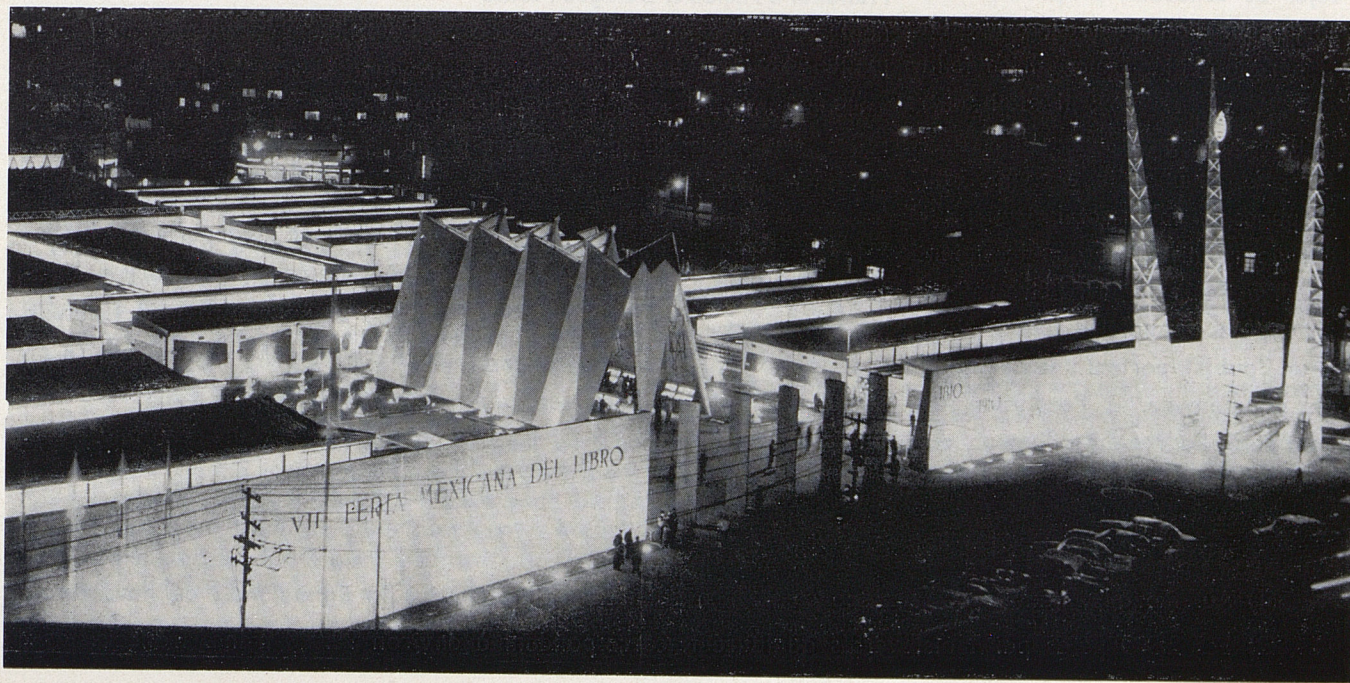
programme des fêtes du Cinquantenaire de la Révolution Mexicaine.

Outre les stands des éditeurs, des libraires, des journaux et institutions officielles, d'autres pavillons avaient été érigés : ceux de l'Indépendance, de la Révolution, de la Ville de Mexico et de la Plastique du Mexique.

Le jour de l'inauguration, le Président López Mateos remettait les prix aux lauréats des divers concours d'histoire et de littérature organisés par le Département du District Fédéral.

A l'occasion de la Foire, un Registre des Lettres patentes de la Ville de Mexico a été imprimé, lequel comporte neuf reproductions de brevets paléographiés ainsi que la patente de fondation de l'Université. Ont été également reproduits : les plans de la ville et ses cartes, la première page du Codex Mendoza, le plan attribué à Hernán Cortès ainsi que le plan à grande échelle de la Ville de Mexico (l'on y relève les différentes étapes du développement de la Métropole de 1524 à 1960).

La VIII^e Foire Mexicaine du Livre fut une manifestation culturelle et populaire, une démonstration de l'état actuel de l'édition, un geste d'amitié américaine, un événement digne de la grande date du Cinquantenaire de la Révolution Mexicaine.





Miguel Hidalgo y Costilla

BOURSE HIDALGO

1962

La « Bourse Hidalgo », créée en 1954, a été renouvelée par Décret présidentiel en date du 21 mai 1959, pour l'année académique 1962 (1).

Cette bourse est destinée à récompenser un professeur d'histoire, de nationalité française, ayant présenté le meilleur mémoire sur un thème relatif à l'Histoire du Mexique. Le sujet de concours, proposé par le Jury pour l'année 1962, est « La Génération Littéraire créatrice de la *Revista Moderna* »; il doit être traité *en langue espagnole ou en français*, en une étude comportant 50 pages au moins et 100 au plus, dactylographiées à double interligne. Cette étude devra être remise en double exemplaire (un original et un double), portant une devise ou un pseudonyme, à l'exclusion du nom et de l'adresse de l'auteur, ces

indications devant être consignées sur un feuillet à part, mis sous enveloppe cachetée dont la suscription portera les mêmes devise ou pseudonyme que les textes.

Le Jury du concours est composé de MM. Alfonso Caso, Directeur de l'Institut National Indigéniste, Silvio Zavala, ancien Directeur du Musée National d'Histoire, Délégué Permanent du Mexique auprès de l'U.N.E.S.C.O., et Leopoldo Zea, Directeur Général des Relations Culturelles au Ministère des Affaires Étrangères du Mexique.

La « Bourse Hidalgo » comporte les avantages suivants :

1° le montant du voyage aller et retour Paris-Mexico-Paris, en première classe;

2° les frais de séjour au Mexique pendant *trois mois*, à raison de pesos 2.500 (deux mille cinq cents pesos) par mois (2), afin de permettre au lauréat — qui sera mis en rapport avec les institutions mexicaines compétentes — de parfaire ses connaissances de l'Histoire du Mexique.

Pour l'année académique 1962, les travaux devront être déposés à l'Ambassade du Mexique - Service Culturel - 9, rue de Longchamp, à Paris-XVI^e, avant le 16 septembre 1961 (Jour de l'Indépendance Nationale). Le Jury fera connaître sa décision le 20 novembre 1961 (Jour de la Révolution Mexicaine), de façon à ce que le lauréat puisse effectuer son voyage au cours de l'année 1962.

(1) Au Mexique, l'année académique commence en mars et est close à la fin du mois de novembre.

(2) Les 2.500 pesos par mois, versés au lauréat, correspondent à environ 90.000 francs français.

LE DOCTEUR IGNACIO MORONES PRIETO nouvel Ambassadeur du Mexique en France



L'Ambassadeur du Mexique vient de remettre ses Lettres de Créance
au Général de Gaulle, Président de la République Française.

M le Dr Ignacio Morones Prieto, est né en 1900, à Linares (État de Nuevo Leon). Il fit ses études secondaires au Collège de Monterrey et à l'Institut Scientifique et Littéraire de San Luis Potosi. Ayant eu son diplôme de médecin-chirurgien, en 1923, à San Luis Potosi, il venait à Paris où il obtenait le grade de docteur de la Faculté de Médecine en 1928.

De retour au Mexique, le Dr Ignacio Morones Prieto, était nommé professeur de pathologie chirurgicale à la Faculté de Médecine de San Luis Potosi (1929-1935), puis de clinique chirurgicale (1936-1946), tout en exerçant les fonctions de Recteur de l'Université.

Il était Directeur de l'Hôpital Central de San Luis Potosi, quand il fut appelé au Gouvernement Fédéral comme Sous-Secrétaire d'État à la Santé et à l'Assistance Publique, pour représenter bientôt le Mexique auprès du Comité Exécutif du Bureau Sanitaire Pan-américain.

Gouverneur constitutionnel de l'État de Nuevo

Leon, de 1949 à 1952, le Président de la République lui confiait le portefeuille de la Santé et de l'Assistance Publique, de 1952 à 1958. C'est en sa qualité de Ministre, que le Dr Ignacio Morones Prieto présida la VIII^e Assemblée de l'Organisation Mondiale de la Santé, qui se tint à Mexico en 1955.

Président de la Commission Nationale pour l'Éradication du Paludisme, le Dr Morones Prieto fut membre du Comité Exécutif du Fonds International des Nations Unies pour la Protection de l'Enfance (U.N.I.C.E.F.), de 1958 à 1960.

Auteur de nombreux ouvrages scientifiques, notamment de traités de médecine sociale et préventive, il est membre de l'Académie Nationale de Médecine du Mexique et de diverses Académies étrangères.

Titulaire de décorations de divers pays, le nouvel Ambassadeur du Mexique en France est chevalier de la Légion d'Honneur et Grand-Croix de l'Ordre de la Santé Publique.

LE PROFESSEUR IGNACIO GONZÁLEZ GUZMÁN

Docteur *honoris causa* de la Faculté de Médecine de Paris

Le vendredi 4 novembre, au cours de la Séance Solennelle de Rentrée de l'Université de Paris, qui se tenait sous la présidence de M. le Recteur Sarrailh, le Professeur Ignacio González Guzmán, Membre de *El Colegio Nacional* et de l'Académie de Médecine du Mexique, Directeur de l'Institut de Recherches Biologiques, Président de l'Association Internationale d'Hématologie, était reçu parmi les Docteurs *honoris causa* de la Faculté de Médecine de Paris.

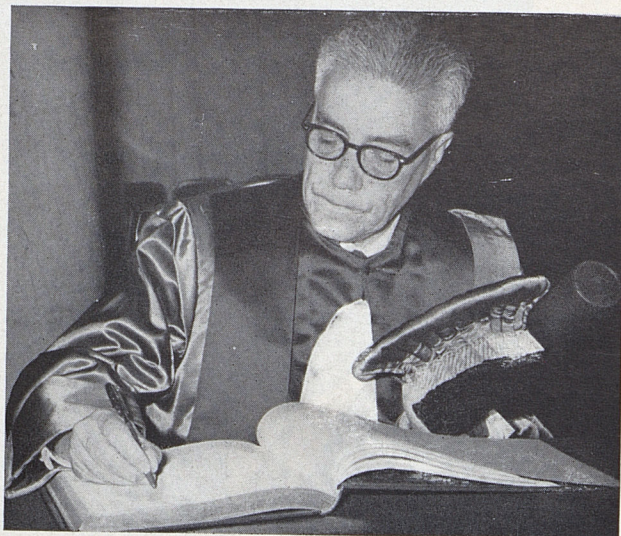
Un éloge du biologiste mexicain a été prononcé par M. le Professeur Léon Binet, Doyen de cette dernière Faculté, et ancien Président de l'Académie des Sciences.

Voici les termes de l'allocution du Professeur Binet :

« C'est en 1948, lors de la Réunion Internationale de Paris, que les médecins français connurent bien, pour la première fois, l'œuvre originale et la forte personnalité du Professeur Ignacio González Guzmán.

« Ignacio González Guzmán est un cytologiste. Entre tous les éléments qui constituent la cellule, c'est le nucléole qui est, par prédilection, l'objet de ses recherches. Il est vraiment voué au nucléole. Un de ses collègues a pu dire que González Guzmán était l'homme du nucléole.

« Le nucléole avait été quelque peu négligé, voire méprisé par l'histologie classique. On le tenait pour un organite d'une faible importance, peut-être peu différent d'une simple vacuole. Avec patience, intelligence, minutie, González Guzmán reprend l'étude du nucléole. A une époque où les méthodes, qui viennent en ces dernières années de transformer la cytologie, n'étaient même pas entrevues, il met au point des techniques personnelles dérivées des procédés d'imprégnation argentique des maîtres de l'école espagnole et, surtout, de Río Ortega. Il applique ces techniques à des cellules très variées, mais particulièrement aux cellules du sang et des organes hématopoïétiques, chez l'homme et dans diverses espèces animales aux divers stades du développement. Il découvre ainsi au nucléole une architecture complexe. Bien loin d'être



une vésicule amorphe, le nucléole est habité de structures. González Guzmán, prudent, constamment préoccupé d'écartier les artifices, établit la cartographie de ces structures, en reconnaît le dessin général et les lois. Dans une étape ultérieure de ses investigations, il s'efforce de dégager la signification des formations ainsi découvertes. Les fonctions du nucléole paraissent multiples : fonction de réserve, fonction de répartition du matériel nucléaire, peut-être même régularisation des divisions nucléaires. Par là, le nucléole joue probablement un rôle fondamental dans ces phénomènes de mitose dont l'importance en biologie normale et en pathologie est si grande.

« Les données neuves apportées par González Guzmán n'ont pas été acceptées immédiatement. Bien au contraire. Elles ont été l'objet de critiques vives et souvent peu bienveillantes. Il fut un temps où González Guzmán était presque seul de son avis, contre la quasi totalité des anatomistes de la cellule. L'arrivée des nouvelles microscopies, microscopies en contraste de phase, microscopie électronique, devait fournir aux conceptions de González Guzmán la plus éclatante des justifications. La description des structures du nucléole se trouve confirmée dans ses détails. Le nucléole se trouve solidement établi au rang éminent où González Guzmán l'avait porté. González Guzmán lui-même, utilisant la micro-cinématographie en

contraste de phase, contribue à cette confirmation moderne des données qu'il avait, comme pionnier, découvertes.

« Plus récemment l'œuvre de González Guzmán s'est développée et épanouie, et de purement cytologique qu'elle était, est devenue cyto-physiologique et immunologique.

« González Guzmán est un des principaux animateurs du grand mouvement d'idées et de recherches qui unit deux disciplines différentes : la cytologie et l'immunologie. Longtemps ces deux disciplines, l'une morphologique, l'autre humorale, ont paru fort éloignées. Leurs progrès les ont rapprochées l'une de l'autre. Certaines cellules privilégiées appartenant aux lignées plasmocytaires et lymphocytaires, paraissaient capables de former, de stocker, de transporter ces globulines ou anticorps, qui jouent un rôle si important dans les phénomènes fondamentaux de l'allergie, de l'immunité. L'œuvre récente de González Guzmán est consacrée à cette cyto-physiologie, qui ne cesse de progresser. Dans une monographie, parue en 1959, il a apporté les résultats de ses expériences et recherches les plus récentes.

« Ce trop court résumé ne concerne que les grandes directives des travaux de González Guzmán, et laisse dans l'ombre de nombreuses autres publications sur les anémies, les leucémies, les maladies de la rate et des ganglions. Cet ensemble lui a valu l'estime et l'admiration de cytologistes et hématologistes du

monde entier. Vice-président de la *Société Internationale d'Hématologie*, en 1952, González Guzmán est actuellement président de cette société, et présidera, en 1962, à Mexico, le *IX^e Congrès International d'Hématologie*. Les hématologistes de tous les continents se rassembleront nombreux à Mexico. Ils admireront l'*Institut de Recherches* de González Guzmán, construit dans le cadre de la plus belle université du monde, celle de Mexico, qui allie l'art indien le plus noble et le plus classique aux lignes exaltantes de l'architecture moderne.

« Cette alliance est bien celle qui définit un homme comme González Guzmán. Il descend d'une illustre famille du Michoacán, de la région de Chinchunza, et appartient à ce peuple glorieux des Tarasques qu'au temps de l'arrivée de Cortès, les Aztèques eux-mêmes n'avaient pas soumis. Comme ses aînés, Torres Bodet et Ignacio Chávez, il a une connaissance profonde, affective, autant qu'intellectuelle, de la France et de son génie. Il est familier de nos poètes, et, lors de soirées amicales où son éblouissante culture apparaît malgré sa modestie, il se laisse aller parfois à dire telle page, telle strophe de l'un d'entre eux. Fidèlement attaché aux traditions et aux souvenirs millénaires de son peuple, imprégné de culture littéraire et artistique française, récitant des pages d'Anatole France et de Marcel Proust, savant de haut rang, original et fécond, Ignacio González Guzmán est un de ces hommes de science, universels et vigoureux, dont l'esprit rappelle celui des grands humanistes de la Renaissance. »

Le Recteur Sarrailh complimente le Professeur González Guzmán.



LE DOCTEUR PEDRO DE ALBA EST MORT

AU cours d'une séance du Conseil Exécutif de l'U.N.E.S.C.O., qui se tenait à Paris, le 10 novembre dernier, le Dr Pedro de Alba est mort subitement.

Le Dr de Alba était né en 1877, à San Juan de los Lagos (État de Jalisco), où il avait fait ses études primaires. Après avoir suivi les cours de l'*Institut des Sciences de l'État d'Aguascalientes*, il fit sa médecine à l'*École Nationale de Médecine* et à l'*École Militaire de Médecine* de Mexico.

Il avait consacré une grande partie de son existence à l'enseignement. Professeur à la *Faculté de Philosophie et des Lettres de l'Université Nationale de Mexico* et à l'*École Nationale Préparatoire*, il fut respectivement Doyen et Directeur de ces deux institutions.



Ayant organisé l'*Université de Nuevo Leon*, il en fut le premier Recteur.

Parmi les nombreux postes occupés par le Dr de Alba, nous citerons notamment : Sous-Directeur Général de l'*Union Pan-américaine*, Ambassadeur du Mexique au Chili, Délégué Permanent auprès des *Organisations Internationales* à Genève.

Le Dr Pedro de Alba avait représenté le Mexique auprès de l'*Institut de Coopération Intellectuelle*, qui dépendait alors de la *Société des Nations*.

Il avait participé à diverses Assemblées Générales de l'*Organisation des Nations Unies*, et à différentes Conférences de l'*Organisation Internationale du Travail*, dont il était membre du Conseil d'Administration. En 1958, il fut désigné comme Chef de la Délégation Mexicaine à la *X^e Conférence de l'U.N.E.S.C.O.*, dont il devint membre du Conseil Exécutif. Il représenta le Mexique à la *Conférence Internationale de l'Éducation*, à Genève, et il prit part à la *Conférence Internationale de la Science Atomique à des Fins Pacifiques*, qui se tint à Vienne (Autriche).

A diverses époques, le Dr de Alba avait été Sénateur ou Député au Congrès du Mexique.

Il était l'auteur de plusieurs ouvrages historiques et littéraires. En outre, il collaborait aux principaux journaux et revues de son pays.

Le Dr Pedro de Alba avait le mérite d'identifier sa parole à sa conduite; c'est-à-dire une parole simple et socialement utile, toujours conforme à un état d'esprit, digne et modeste.

L'enseignement, la diplomatie et la politique furent des activités et des expressions intimement liées à sa propre personnalité, laquelle avait été pétrie dans l'étude et dans une vertu dynamique, au service des nouvelles générations et du Mexique.

Le décès — en plein travail — du Dr de Alba, est le symbole, le couronnement d'une existence qui s'était entièrement vouée à la Patrie, à la Culture et à la Paix.

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.
Directeur de la publication : A. Garcia Formenti.

Dépôt légal en 1961 (1^{er} trim.
Imp. H. Diéval
57, rue de Seine
PARIS (VI^e)

